

LE RÉCIT

DES MOMENTS

DIFFICILES

(1944-1945)

LE RÉCIT
DES MOMENTS DIFFICILES
(1944-1945)

de Jean Picot

Pour Marine dont l'insistance a vaincu ma paresse...

Pour éclaircir le récit que j'ai entrepris, je crois utile d'écrire quelques lignes sur ce que je crois être et la mentalité avec laquelle j'ai abordé cette époque. Chacun de nous se sent incompris ; au moins mal connu. Je n'échappe pas à la règle.

J'ai de mauvais souvenirs d'une enfance assombrie de nombreuses années par les suites d'une encéphalite léthargique à laquelle on souhaitait une issue fatale. L'hypothèse de survie, compte tenu des lésions irréversibles du cerveau, ne pouvant faire de moi qu'un débile mental profond¹.

J'étais, comme mon frère et ma sœur, aux prises avec l'autorité d'une mère qui appliquait à ses enfants les principes rigoureux dont elle se faisait une règle pour elle-même. De cette éducation, c'est ma sœur qui a le plus souffert.

Au contraire, les années de ma jeunesse ont été insouciantes et heureuses. Une vie matérielle très facile, une passion partagée. Je sais que le bonheur existe. Il y a des moments de plénitude. A un homme et une femme dont la tendresse du corps rejoint celle de l'esprit, il ne reste rien à demander, même à Dieu. La première fois, il a été si jaloux de ce bonheur dont il était exclu qu'il a chassé Adam et Eve du Paradis.

La présence, l'ambiance d'une femme m'ont toujours été indispensables. Sans elle je me sens isolé, exilé. Je me suis tellement bien débrouillé que j'ai vécu seul les neuf dixièmes de mon âge adulte. Ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

*

¹ Prévision exagérément pessimiste puisqu'à 70 ans, je parviens encore à lire, écrire et même compter.

SOMMAIRE

PREFACE	5
ARRESTATION	9
RUE MALLET - STEVENS	12
FRESNES.....	22
COMPIEGNE	30
TRANSPORT	32
MAUTHAUSEN	38
L'arrivée	38
Melk	44
- Les responsables.....	47
- Le service de santé : l'infirmierie.....	48
- Le logement.....	49
- La nourriture	49
- Le travail.....	50
- L'habillement	50
- Le secrétariat.....	51
Amstetten.....	53
Retour à Schachtbau	56
Jacques Renard.....	59
Le compresseur.....	62
L'ingénieur Feld	63
L'EXODE	71
LA LIBERATION	79
RETOUR EN FRANCE	84
PARIS	87

AVERTISSEMENT

La difficulté de se raconter n'est pas mince. On écrit pour être lu, ne serait-ce que par une seule personne.

Pour justifier l'intérêt, la tentation est grande d'exagérer certains aspects. L'écueil consiste parfois moins à se donner le beau rôle qu'à pêcher par excès de modestie sous la forme de *fishing for compliment*.

Conscient de ces embûches, j'ai tenté un maximum d'impartialité. En relisant les pages qui suivent, j'y ai relevé l'apparence d'une fausse supériorité. Comme si j'avais plutôt survolé que supporté ces épreuves. J'ai essayé de modifier certains passages. En vain. C'est bien comme je les décris que j'ai vécu ces événements. Je déformerais la vérité en les racontant autrement.

Je n'ai rien d'un héros. On le verra. Ma défense s'est identifiée davantage à celle de la tortue sous sa carapace qu'aux exploits de Zorro ou de Goldorak. J'avais la tête dure au dehors et au dedans. Comme la carapace de la tortue justement.

Deux maximes de La Rochefoucauld m'ont servi de bréviaire : "Il faut souffrir ce qu'on ne saurait empêcher" et "On est toujours moins malheureux et on a toujours mieux dormi qu'on croit".

Les pages qui suivent sont le rapport fidèle d'événements que j'ai vécus. Si je n'ai pas tout dit, du moins n'ai-je rien ajouté.

Toutes les circonstances que je décris me concernent personnellement. Je ne me suis attribué aucun des événements survenus à d'autres et dont j'aurais été témoin pour ajouter à ma propre histoire.

Ce récit a peu de chances d'intéresser aujourd'hui. Il vient trop tard pour appartenir à l'actualité, trop tôt pour faire partie de l'histoire. Beaucoup n'étaient pas nés. Les autres ont oublié.

Pourtant, je souhaite qu'il ne soit pas détruit mais oublié sur le plus haut rayon d'une bibliothèque pour qu'un jour peut-être un descendant l'y découvre comme j'aurais aimé moi-même retrouver par exemple la mémoire d'un lointain ancêtre emprisonné sous la terreur et sauvé par Thermidor.

PREFACE

Les associations de déportés (je ne fais partie d'aucune) m'envoient depuis 45 ans un journal : "Le déporté" que je parcours.

Il y a quelques années mon attention a été attirée par la publication des dires d'un dénommé Faurisson qui assurait que les camps de concentration avaient permis à tous les internés de vivre tranquillement et qu'il ne s'était rien passé d'anormal. Je dois avouer que ma surprise a été grande et que j'en suis resté stupéfait. J'ai pensé aussitôt qu'il s'agissait d'une fumisterie et qu'on allait réduire à néant ses déclarations.

Mais non, pas du tout. Certes, ses affirmations ont été contredites par des déportés informés et compétents mais sans qu'on parvienne à faire taire ce curieux individu (fasciste).

A ma connaissance, l'extermination dans les camps a fait l'objet de deux autres livres écrits par des femmes qui adoptent le point de vue de Faurisson.

On verra dans les pages qui suivent que mon témoignage est à l'opposé de ce qu'ils prétendent. Cependant, je voudrais profiter de cette intervention pour préciser la situation des uns et des autres...

En effet, il existait des différences considérables entre les déportés. A côté du *vulgum pecus* dont je faisais partie, il existait un grand nombre de planqués.

Les services du camp étaient entièrement assurés par les détenus depuis le secrétariat (schreistube) jusqu'aux cuisines et à divers services annexes. De même tous les prisonniers qui parlaient allemand sont devenus, par insuffisance des détenus parlant la langue, kapos comme eux, c'est-à-dire privilégiés et ne travaillant pas. A la fin, le commandant du camp, pour des raisons d'efficacité et non

de préférence personnelle n'admettait plus que des Français à la direction.

Mon ami Paul Arrighi dont le fils est mort à Mauthausen a passé un an à éplucher tranquillement des pommes de terre. Il a survécu sans la moindre anicroche. J'aurais pu solliciter de la *schreibstube* dont je viens de parler, une situation un peu privilégiée mais le croire serait mal me connaître. Dans toute ma vie, je n'ai sollicité de quiconque quoi que ce soit.

On verra plus loin par quelles acrobaties ou plutôt quels miracles, je suis resté vivant.

En fait, il existait donc deux catégories : ceux qui mouraient au travail comme des mouches en hiver. Et ceux qui menèrent une vie, sinon normale (n'exagérons rien) du moins assez abritée.

Je voudrais ajouter à ces explications que la population de tous les camps était composée d'un nombre infime d'hommes arrêtés pour faits de résistance. Je n'ai pas d'éléments suffisants pour me permettre de donner un chiffre mais je pense que le chiffre de ceux qui étaient là pour raisons de lutte contre les allemands ne dépassait pas les 10 %. Les autres étaient des gens arrêtés dans des rafles, des condamnés de droit commun que les Allemands avaient envoyés là pour vider les prisons françaises. De même, les milliers de Russes que j'ai vu défiler n'étaient autres que des prisonniers de guerre. Vers février-mars 1944, ils ne travaillaient pas et restaient toujours au camp. Par la suite, sans doute parce que les Allemands avaient déjà été chassés de toute l'Europe et ne trouvaient plus de main d'œuvre, ils étaient au travail comme nous.

Je pense que ces explications permettront de mieux situer et définir ce qui se passait dans les camps. Pour finir, je communique ci-après la liste officielle recensée sur les livres allemands du camp du nombre de morts enregistrés. Ces listes, qui comportent des sous-

estimations - certains numéros ont été attribués plusieurs fois (parfois 4 à 6 ?) après le décès de leurs premiers titulaires - ont été fournies au tribunal de Nuremberg sans provoquer la moindre contradiction.

- Soviétiques -----	32 180
- Grecs -----	3 700
- Espagnols -----	6 502
- Polonais -----	20 203
- Belges -----	792
- Tchécoslovaques -----	4 473
- Yougoslaves -----	12 890
- Français -----	8 203
- Autrichiens -----	235
- Italiens -----	5 750
- Hongrois -----	12 923
- Allemands (antifascistes)	1 500

Pour compléter ce chiffre à 122 757, des ressortissants d'autres pays (Luxembourg, Hollande, Angleterre, etc.).

Des milliers d'autres ont péri dans les divers *kommandos* sans avoir jamais été enregistrés. (Mauthausen avait créé 69 *kommandos*).

D'après les études effectuées et dignes de foi, 225 000 détenus auraient été internés à Mauthausen. Sur ce chiffre, presque 160 000 sont morts entre 1938 et mai 45. L'arrivée des Américains n'a pas pu sauver des centaines d'hommes qui sont morts avant d'avoir pu recevoir des soins. Ont échappé à toutes les recherches plusieurs dizaines de milliers de déportés sans doute assassinés à leur arrivée au camp, faute de place, sans avoir été immatriculés. Les archives de la gare de Mauthausen font état de l'arrivée à la station de 4 trains de prisonniers dont

on n'a jamais retrouvé la moindre trace, ni au camp ni ailleurs.

A proximité de Mauthausen, des médecins allemands se livraient à des expériences biologiques sur les prisonniers. Aucun d'eux, je dis bien pas un seul, n'est sorti vivant du château d'Artheim.

Dans les pages qui suivent, je me suis efforcé de rester objectif sans cris ni reproches inutiles. Je n'éprouve pas la moindre haine, ni même le moindre ressentiment. A la longue, le chagrin s'endort. Il y a forcément des moments où l'on souffre moins. Disons que j'ai été seulement un peu surpris de rencontrer tant de haine de la part de gens auxquels je n'avais rien fait personnellement.

C'est un sentiment qui m'est si étranger que, 45 ans plus tard, je ne l'ai pas encore compris.

ARRESTATION

Un fort coup de sonnette à la porte me réveille. J'allume : 4 H 50. Est-ce un ami en difficulté ou... ?

J'enfile à la hâte un peignoir et me dirige vers l'antichambre. Dans le couloir, je rencontre mon valet de chambre revêtu d'une grosse chemise de toile blanche raide qui lui tombe sur les pieds et d'un bonnet de coton, genre meunier, terminé par un superbe pompon qui lui pend sur l'épaule. En d'autres circonstances, j'aurais piqué un fou rire mais ce n'est pas le moment. Je le renvoie dans sa chambre.

J'arrive devant la porte d'entrée.

- Qui est-ce ?

- Police allemande. Ouvrez.

Me voilà fixé.

Je fais alors une idiotie qui aurait pu me coûter la vie. Le plus silencieusement possible, je ferme le verrou. Ils m'ont sûrement entendu et, si je ne prends pas une rafale à travers la porte, c'est qu'ils me veulent vivant.

Je me précipite dans ma chambre et compose à la hâte un numéro de téléphone pour donner l'alarme.

Je n'ai pas le temps de l'obtenir. Ils ont déjà enfoncé ma porte. Deux hommes vêtus de feutres et de pardessus noirs pénètrent dans ma chambre revolver au poing avec un air très désagréable. Ils m'ont vu raccrocher le récepteur.

- Vous téléphonez. A qui ?

- On pénètre de force chez moi à 5 H du matin. J'ai appelé la police.

- Nous verrons cela.

L'un d'eux me passe les menottes, les mains derrière le dos.

- Vous connaissez Daniel Robert ? Vous connaissez le comte de Pimodan ?

S'ils sont là c'est qu'ils le savent. Je juge inutile de protester.

Daniel Robert était engagé volontaire dans la marine de guerre, radio sur le croiseur Jean de Vienne, commandé par Pimodan. Ce dernier qui s'occupait de parachutage d'armes en Bretagne (avec lequel je n'avais aucun rapport), m'avait présenté ce garçon qui lui avait déclaré vouloir s'engager dans la résistance. La difficulté de trouver de bons émetteurs radio me l'avait fait engager sur le champ, d'autant plus que Pimodan était insoupçonnable. Il y avait environ un an que je l'employais.

Pendant cette réflexion, l'appartement est devenu une fourmilière. Des hommes entrent et sortent, vont et viennent en tous sens. Je parviens à en dénombrer 7. Il doit y avoir 3 Allemands dont les 2 qui ont fait irruption dans ma chambre, 2 autres, sans doute de la police française, enfin 2 jeunes garçons de moins de 20 ans, miliciens coiffés de bérets basques, très "Maréchal, nous voila..."

Plus tard, en quittant la maison, je constate rai que 2 autres SS gardaient les issues de l'immeuble.

Il y a plusieurs minutes que le remue-ménage a commencé. Je les regarde vider mes tiroirs dont ils entassent le contenu dans des sacs. Tout à coup, sans que rien me l'ait laissé prévoir, je reçois de l'Allemand resté silencieux près de moi, un formidable uppercut au menton. Surpris et cueilli à froid, je pars en arrière et fais plusieurs pas à reculons. Privé de mes mains, je ne peux me rétablir et je vais m'écrouler contre la porte qui donne sur la salle de bains. Pour la même raison, je me relève péniblement. Remis sur pieds, je reçois encore 4 ou 5 coups aussi

violents mais cette fois je les attends et parviens à rester debout².

Tout à coup, nouvelle irruption : 4 flics en uniforme. La concierge, affolée par l'invasion a appelé le commissariat du quartier. L'un des allemands sort ses papiers, les agents claquent les talons, font le salut militaire et s'éclipsent.

Certes, je n'attendais pas qu'ils prennent ma défense mais, quand je les ai retrouvés, 16 mois après, bardés des fourragères de la légion d'honneur, il s'est produit pendant un instant dans mon esprit, un certain flottement.

Je devrais pourtant les remercier de leur intervention car, en justifiant (même à tort) par leur présence ma déclaration d'appel téléphonique, il n'a plus été question de celui-ci.

Après ce court intermède, les deux jeunes de la milice me préparent une valise ou je fais mettre un peu de linge puis on me détache, le temps de m'habiller.

Nous partons.

Dans l'escalier, un gros Allemand me prend par le bras et me dit avec un vilain rictus : "On pourra mieux causer là-bas.

Je ne reste impassible qu'en apparence. Par miracle, celui-là, je ne l'ai plus revu. Dans la rue, nous montons dans trois voitures qui démarrent dans le black out.

*

².- Je comprendrai plus tard qu'il ne s'agit nullement d'une méchanceté gratuite. Frappé à nouveau pendant les interrogatoires, je verrai qu'il s'agit d'une tactique délibérée. Un homme battu sans pouvoir se défendre est humilié, donc en état d'infériorité. Il offre moins de résistance.

RUE MALLET - STEVENS

Dans l'obscurité, assis à l'arrière enfoncé entre deux de mes gardiens, je distingue mal le chemin parcouru.

Pourtant, je reconnais en arrivant la rue du Docteur Blanche ou siège le Sicherhaistdienst connu et craint de tous les résistants français. C'est la section de la Gestapo chargée de la sécurité de l'armée. Sa brutalité, ses exactions sont connues.

En fait, leur immeuble aujourd'hui remplacé par une maison de rapport, est situé rue Mallet-Stevens, impasse qui donne dans la rue du Dr Blanche. C'est la dernière maison à droite au fond de l'impasse. Un hôtel particulier réquisitionné.

On me fait entrer par une porte qui donne accès à un demi sous-sol composé de plusieurs petites pièces. Le plancher est en ciment, les séparations sont faites de minces cloisons de plâtre. On me conduit dans l'une d'elles, meublée seulement d'une chaise.

Je n'ai guère le temps de réfléchir. Tout de suite, j'entends des pas. La porte s'ouvre et deux SS font entrer Daniel Robert. L'un d'eux lui demande :

- Est-ce bien cette personne dont vous avez parlé ?

- Oui.

Si je pouvais avoir encore un doute, il est dissipé. L'idée même de trahison est si étrangère à mon caractère que je n'ai pas mis en question un seul instant sa bonne foi. Certainement torturé ou menacé de mort, il avait avoué. A tout péché, miséricorde. Si je n'avais pas été entravé, je lui aurais tendu la main sans hésitation.

Naïvement, je nous voyais tous les deux dans le même bain (on verra plus loin que c'est bien l'expression qui convient) et compagnons d'infortune. Son apparition n'a duré que quelques secondes. Les heures s'écoulaient dans

le silence. Un besoin pressant m'obligeant, je donne des coups de pieds dans la porte. Une voix m'interroge. Je m'explique. Un homme d'une soixantaine d'années ouvre et me conduit aux toilettes où il est naturellement obligé de me faire faire pipi. Puis il me fait réintégrer ma cellule. Ce manège auquel s'ajoute la nécessité de me faire manger va durer 4 jours pleins.

Mon gardien est peu loquace. J'apprends quand même qu'il est alsacien. Réquisitionné par la Gestapo, il sert en quelque sorte de concierge.

A l'occasion de ces sorties de ma cellule, je constate qu'elle fait partie d'un alignement de trois, le long d'un couloir en enfilade.

Vers le soir, des gens pénètrent dans la pièce mitoyenne de la mienne. A travers la mince cloison, j'entends un bruit d'eau qui coule comme si on remplissait une baignoire.

C'est bien ce qui se passe. A travers les va-et-vient et les conversations, en français, je comprends vite le scénario. Il y a dans cette salle de bains, avec des SS, un homme arrêté récemment et sa secrétaire, apparemment très jeune. Ils veulent faire donner par celle-ci l'identité d'un certain Bob. Comme elle a assuré ne pas le connaître, ils vont la passer à la baignoire.

Il s'agit d'un genre de torture mineure mais quand même très désagréable. On fait mettre à genoux dans une baignoire remplie d'eau froide celui ou celle qu'on veut faire avouer, les mains liées derrière le dos. Un SS lui enfonce la tête dans l'eau jusqu'à suffocation et la relève de temps en temps pour lui conseiller de parler.

Ca commence mal. Elle refuse de se déshabiller. Ils la frappent. Elle finit par s'exécuter. La séance commence. Chaque fois qu'ils lui sortent la tête de l'eau, elle essaye de reprendre un peu d'air. Elle éructe,

s'étrangle, hoquette. Et chaque fois, ils recommencent : "Qui est Bob ?"

Pendant un temps, l'homme répète inlassablement d'un ton calme "Courage mon petit, courage". Lui-même est frappé avec tant de violence que j'entends le bruit des coups. Il ne se tait pas.

Enfin, la séance prend fin. Je ne saurai jamais si cette fille connaissait Bob. En tout cas, elle ne l'a pas dit.

Cette séance que j'ai suivie comme si j'y assistais m'a ému et donné à penser. Les jours suivants, j'ai supposé que mon séjour dans cette pièce mitoyenne n'était pas fortuit mais destiné à m'impressionner, à me faire réfléchir.

Il y a eu encore une séance un peu plus tard. Une autre, le lendemain matin. Ils ont parlé. Peut-être n'ont-ils pas tout dit. Fatigué et perdu dans mes pensées, j'y ai prêté moins d'attention. A un moment, j'ai entendu dire d'une voix forte : "Je vous présente l'officier le plus lâche de l'armée française". Le reste de la conversation, en allemand, ne m'a pas permis de savoir de qui il s'agissait ni la raison de ce mépris. Il n'y a pas eu de bruit d'eau.

Ensuite, on m'a changé d'endroit. J'étais enfermé dans la cellule juste en face de la porte d'entrée. Je n'étais séparé de la liberté que par la largeur du couloir et, il est vrai, deux portes verrouillées, plus la sentinelle.

Le temps passe sans rien apporter. Ils semblent m'avoir oublié. En fait, je saurai plus tard qu'il sont partis en province sur une autre affaire.

Les jours sont longs, les nuits plus encore. Je m'étends sur le ciment pour dormir. Je n'y parviens pas. Nous sommes au cœur de l'hiver. Dans ce sous-sol sans chauffage, le froid est vif et mes mains liées derrière le dos rendent toute position insupportable. La nuit, j'allonge la chaise par terre pour me faire un appui-tête avec le dossier.

Surtout, au fil des jours, je souffre de plus en plus de ma position entravée. Les menottes dont les bords sont à angles vifs en forme de U tournés vers l'intérieur m'entament profondément la chair. Quand on me les retirera, je verrai l'os sur les deux côtés externes des mains.

En réalité, j'ai fort peu de souci de ce côté. Toute mon attention est centrée sur une douleur bien plus grave qui augmente d'heure en heure. La position de mes bras en extension derrière le dos provoque une souffrance insupportable dans les muscles qui se tétanisent (les triceps je crois) situés derrière les biceps. Malgré mes efforts, par moment, je ne peux retenir mes larmes.

Il n'est plus question de sommeil. Mes forces déclinent rapidement. Je suis dans cette situation depuis quatre jours.

*

Le mercredi, vers midi, ils entrent dans ma cellule.

Tout miel, pleins de prévenance, ils s'excusent d'avoir oublié de me détacher. Peu convaincu, je reste silencieux et dissimule ma joie de pouvoir remuer les bras. Ils m'apportent des morceaux de toile pour bander mes poignets. De vraies nurses.

Dès leur retour, la maison s'anime. J'entends continuellement des allées et venues dans le couloir et l'escalier qui monte au rez-de-chaussée. Le lendemain matin, on vient me chercher. Je monte au premier étage pour y être interrogé.

La pièce est grande. Un homme en vêtements civils est assis derrière un grand bureau. Il tourne le dos au mur entre deux fenêtres. Il me fait signe de m'asseoir en face de lui. Les deux hommes qui m'ont accompagné restent debout de chaque côté de ma chaise.

L'officier assis ouvre un dossier et commence à m'interroger. Il suit, ligne par ligne, des pages tapées à la machine. De temps en temps, il prélève des documents dans la pile de ceux qu'ils ont pris. chez moi.

En arrivant à la pile des lettres de Gisèle, l'interrogateur me dit d'un ton neutre : "Vous pouvez dire qu'elle vous aime". Ce paquet venant du Chili avait attiré leur attention.

Je me rends compte très vite que le document qu'il suit est la déposition de Daniel Robert. Enfoncé dans mon erreur, je continue à lui accorder toutes les circonstances atténuantes. Quand même; je remarque qu'il a communiqué les moindres détails de nos relations et que rien ne l'obligeait à être aussi prolix. Mais, pour l'instant, mon problème est ailleurs.

Cherchant à l'avance ce qu'ils vont me demander, et comment y faire face, je me trouve dans un état de tension nerveuse que je n'ai jamais ressenti. Mon extrême fatigue l'aggrave. Des ruisseaux de sueur me coulent sous les bras et dans le dos. Je m'efforce de garder un calme apparent inaltérable. Je parle assez lentement pour avoir le temps de réfléchir mais pas trop pour n'avoir pas l'air d'hésiter.

Malheureusement, Robert a beaucoup parlé. Ils en savent déjà long.

Il leur a appris que je donnais des instructions au centre où il émettait dans la banlieue de Lyon. Par contre, ils ignorent tout de ce qui est en amont de mon activité. Daniel ne connaît personne dans ce secteur. Il ne connaissait même pas mon adresse. Je le recevais toujours à mon bureau. C'est là qu'ils sont arrivés à 4 heures du matin.

La gardienne ayant refusé d'ouvrir, ils ont défoncé la porte à coups de hache. Mais pour la protection des titres et des espèces, la porte était fortement blindée. Ils

n'ont pu en venir à bout. Je ne sais plus si ce sont eux ou la gardienne qui ont fait venir la police française et obtenu l'ouverture. Quelques gifles à cette pauvre femme ont suffi pour obtenir mon adresse.

La partie d'escrime se déroule sur l'organisation du réseau, son activité, mon rôle. Il s'agit du réseau "Confrérie Notre Dame" décimé une première fois et réformé sous le nom de "Castille".

Une coïncidence heureuse avait empêché un désastre à Lyon où s'effectuaient les émissions. Pendant que Daniel Robert était en mission à Grenoble pour une raison que j'ignore, la milice locale avec l'appui de la Gestapo, sans liaison directe avec ceux qui m'avaient arrêté, avait découvert notre local d'émission heureusement inoccupé. En revenant à Lyon, Daniel n'ayant pu renouer des contacts était venu me retrouver à Paris.

Après lui avoir expliqué la situation, je lui ai demandé de disparaître momentanément. Je lui ferais savoir quand le travail pourrait reprendre. Il m'a dit qu'il irait chez un oncle à Caen.

Cette conversation se passait le vendredi vers 16 H. Le samedi matin, j'étais arrêté.

*

La déposition de Robert est détaillée. Ils en savent déjà long.

J'ai deux atouts :

- Dans leur rapport, chaque fois qu'un nom propre apparaît pour la première fois, il est tapé en majuscules et inscrit à la ligne suivante. Mon excellente vue me permet de lire à l'envers sans qu'il s'en aperçoive. J'ai le temps de venir voir venir le coup.

- Mon ami Jacques Robert (rien à voir avec Daniel Robert) a réussi à gagner Londres depuis plusieurs semaines et ses

amis de la RAF sont venus chercher en Normandie, sur un terrain de fortune, sa femme et ses deux filles. Je peux donc, sans vergogne, le charger de tous les péchés du monde et lui faire tenir la place d'autres agents. Je parviens ainsi, sur de nombreux points à minimiser mon activité.

Ils ne sont peut-être pas très malins, mais ce sont des professionnels qui connaissent leur métier. Au bout de trois heures, ils m'ont accroché sur plusieurs points. Je vois bien que je ne suis pas sorti de l'auberge.

Pendant ce temps, j'ai encaissé quelques horions de mes deux gorilles. Mais comme je l'ai dit, il s'agit plus de mise en condition et d'intimidation que de sévices graves, à part un coup de poing sur l'oreille droite qui m'a durement touché le tympan. L'heure du déjeuner interrompt ce premier contact. Le chef qui m'interrogeait me dit : "Nous reprendrons cette conversation demain".

Je sors de là mi-figue mi-raisin. Il me semble que ma défense a été assez efficace pour l'élimination de certaines responsabilités. J'espère les avoir convaincus que je ne suis pas le gros poisson qu'ils pensaient tenir.

Cependant, ils vont sûrement examiner les failles de mon dispositif et les contradictions que je n'ai pu éviter. La matinée de demain sera rude³.

Mon après-midi se passe à analyser les suites possibles de cet interrogatoire.

La nuit venue, mon imagination travaille. Je vais sûrement me trouver aux prises avec des pressions physiques

³.- Allusion excessive à la phrase de Damien : condamné à être roué et écartelé en place de grève pour sa tentative d'assassinat contre Louis XV, il aurait dit simplement au bourreau venu le réveiller le matin de l'exécution : "La journée sera rude". J'ajoute que la traction des 4 chevaux n'ayant pas réussi à lui arracher les membres, le bourreau fut obligé de lui sectionner les muscles des épaules et des cuisses. Charmante journée.

que je ne suis pas du tout certain d'assumer. Je risque de donner des noms, de faire arrêter des amis. Il y a problème.

L'idée de me suicider prend corps. Trente ans, célibataire, ma disparition ne touchera personne sauf ma mère qui a déjà perdu mon père pour les mêmes raisons. Son sens du devoir l'emportera. Elle fera face encore cette fois-ci.

Bien que je sois son enfant préféré, comme souvent les derniers nés, je savais qu'elle aurait préféré me voir mort que la guerre perdue. Elle me l'avait avoué, je la comprends. Elle avait supporté en 1918 le sacrifice de toute sa vie en pensant que la mort de mon père avait contribué à sauver la France. Les Allemands à Paris, 22 ans après, c'était une mort devenue inutile, la faillite de tout ce qu'elle avait cru. Elle ne pouvait le supporter.

A leur arrivée, elle avait fui Paris jusqu'à Biarritz. Quand elle les a vus, là aussi. Elle a renoncé.

Dans ceux que je veux épargner, il y a Bernard, marié depuis peu à Solange qui attend son premier enfant. D'autres aussi sont plus intéressants que moi.

La pendaison aux barreaux du soupirail me répugnera trop. Je l'écarte d'emblée. Reste la possibilité de m'ouvrir les veines en cassant l'ampoule qui pend au plafond. Je pourrais l'enlever facilement en montant sur la chaise.

Le choix est difficile. La mort en elle-même ne choque pas ma raison. Quoique sans uniforme je me considère comme mobilisé et je pense comme le colonel Bramble "qu'en temps de guerre, il y a des moments où le métier militaire présente de réels dangers."

Mais c'est tout autre chose de supporter avec dignité un sort auquel on ne peut se soustraire et de provoquer délibérément sa propre mort. Le dicton "où il y a de la vie, il y a de l'espoir" prend ici tout son sens. L'instinct de conservation est un adversaire redoutable.

Le dilemme est difficile à résoudre. Je tergiverse toute la nuit. Au matin, je m'assoupis enfin, confiant lâchement mon sort au hasard.

Vers 9 heures, le deuxième interrogatoire démarre au pas de charge. Ils ont relevé avec soin les inexactitudes et contradictions de mon dispositif. Les questions précises, insistantes, s'accumulent. J'ai beau discuter pied à pied, je me trouve sur plusieurs fronts acculé à des impasses.

Les deux acolytes placés de chaque côté de moi entrent en action avec violence. Les coups deviennent de plus en plus violents. Au bout d'un instant, je vois devant mes yeux, dans un brouillard, leurs poings se couvrir de sang. Je dois saigner de toute la tête car il y en a beaucoup. En réalité, ce traitement ne m'incite nullement à parler. J'ai en tête une idée, une seule : perdre connaissance le plus vite possible.

Malheureusement, j'ai la tête dure et mon souhait ne se réalise pas.

Enfin, devant le manque de résultat de leurs efforts, ils m'emmènent à la salle de bains.

Pour ménager la sensibilité des proches qui me liront, je ne m'étendrai pas sur cette séance. Dans les pages précédentes j'en ai dit suffisamment. J'ajoute seulement que l'eau est à 7 ou 8°C et la pièce en sous-sol, pas chauffée, doit être à la même température. Pour quelqu'un d'affaibli, c'est une épreuve.

J'ai dû reconnaître un rôle plus actif que je ne l'avais dit mais j'ai réussi à ne donner aucun nom ni à faire arrêter personne.

Alors que j'espérais en avoir fini, ils ont recommencé le lendemain matin sur un sujet que j'étais censé connaître et dont, en réalité, je ne savais rien.

Instruit par l'expérience, j'ai cru malin d'accélérer ma noyade pour abrégé l'épreuve. Dès que j'ai eu la tête

sous l'eau, j'ai aspiré fortement par le nez pour me trouver plus vite hors de combat.

*

Mais décidément, je ne suis pas fait pour le suicide. A la seconde immersion, je me suis débattu pour retrouver mon souffle. La séance s'en est quand même trouvée abrégée.

La nuit a été mauvaise. Couché sur le côté, j'ai mis plus longtemps que la première fois à évacuer l'eau de mes poumons.

Après cette nuit difficile, au matin, j'entends derrière la cloison un va et vient et des exclamations. Je reconstitue sans peine la scène. En entrant, ils ont trouvé le prisonnier baignant dans son sang. Plus décidé que moi ou seulement plus courageux, il s'est, lui, ouvert les veines. Avant de mourir, il a écrit sur les murs avec son sang, tous les slogans patriotiques du genre "Vive la France" que chacun se croit obligé d'exprimer à ces moments-là.

Les Allemands lisent tout haut en s'esclaffant. J'ai le cœur serré.

Ils s'en vont, le calme revient. Une heure environ se passe. Nouveau remue-ménage. Le plus haut gradé du lieu est venu voir. Ils parlent allemand. Je ne les comprends pas.

Tout à coup des exclamations, des jurons. Ils viennent de s'apercevoir que le suicidé respire encore. Je crois comprendre que l'un d'eux va appeler une ambulance. Enfin, le lendemain, ils me font monter dans une voiture et m'emmènent à Fresnes. Il était temps, j'étais arrivé au bout de mes forces. Je n'aurais pas tenu physiquement plus longtemps.

Ivre de fatigue, de coups et de sommeil, j'étais devenu une épave.

FRESNES

Comme la première fois, je me retrouve à l'arrière d'une 11 CV Citroën entre deux SS. Exténué, je me remémore le parcours de cette semaine. Je ressens, qu'on me pardonne, un sentiment de fierté. J'ai fait face. De la part de ces brutes haineuses, je n'ai jamais ressenti une impression de mépris. Ce résultat peut paraître. Il est immense pour mon orgueil. En me faisant connaître, à l'avance, la façon dont je serais traité, ils ont agi contre leur but. Je ne pouvais quand même pas avoir moins de courage que cette jeune fille que j'avais entendue.

Trop fatigué, je somnole sans chercher à connaître le chemin parcouru. La voiture s'arrête devant la porte, s'ouvre et je me retrouve dans une cour, encadré par deux gardiens.

Dans un bureau, on relève mon identité. Puis, on me fouille en me laissant la plupart de mes affaires. Ensuite, on me fait descendre au sous-sol.

Le long d'un couloir faiblement éclairé, je vois de lourdes portes en bois. Il s'agit des cellules du "mitard" où l'on enferme les prisonniers récalcitrants sans lumière du jour.

Un gardien me fait entrer dans une cellule. La porte se referme et je me retrouve dans l'obscurité totale.

N'entendant pas le moindre bruit, je me présume seul. A tâtons, je commence l'exploration de mon nouveau domicile en suivant les murs. Je rencontre une cuvette de W.C., une table pliante rabattue sur le mur, un tabouret attaché à la paroi par une chaîne, enfin, la partie la plus intéressante : le lit. Je rappelle que depuis huit jours, j'ai dormi assis sur une chaise ou couché sur le ciment.

Toujours pas trace de chauffage et ce début de février est décidément hostile.

J'enlève les deux paillasses du dessus que je place sur moi après m'être allongé sur la troisième en espérant récupérer un peu de chaleur. Mes efforts ne donnent aucun résultat. Je grelotte tout autant que rue Mallet-Stevens. Je commence à sommeiller un peu vers le matin.

Je suis réveillé par un bruit à la porte. Je me redresse et attends. Ce n'est pas ce qu'il fallait faire. Le guichet pratiqué dans la porte s'est ouvert un bref instant puis s'est refermé. Le distributeur a dû croire la cellule vide. Je comprendrai plus tard que j'ai raté la distribution de café. Enfin, de café !?

Dans la matinée, la porte s'ouvre à nouveau. On me fait monter au rez-de-chaussée pour les formalités d'écrou. On me fouille mais on me laisse ma montre et quelques objets personnels, après quoi je monte dans un grand hall à galeries qui constitue la troisième division de la prison.

Un gardien me fait monter au troisième étage et j'entre dans un cellule occupée par trois personnes : un grand malabar de moins de 30 ans, un petit homme âgé avec une barbe carrée grisonnante et un troisième personnage dont je n'ai jamais su grand chose car il est parti le lendemain. Ce dernier n'avait pu être identifié par les Allemands. Arrêté dans le nord de la Belgique, je ne sais à quelle occasion, il parlait une langue que personne, de quelque nationalité qu'il fut, ne parvenait à comprendre. D'après l'interprète de la division dont je parlerai plus loin, on pensait qu'il habitait une des îles de la mer du Nord près du Danemark.

Aucun de ceux qui l'ont remplacé n'est resté plus de quelques jours.

Ces trois occupants me dévisagent sans aménité. Je comprends qu'on se méfie de ce nouvel arrivant inconnu.

Cette cellule, identique à celle de ma première nuit est destinée à un seul détenu. Elle mesure environ 3,50 sur

2,50 m. Dans la journée, on met deux paillasses sur le lit et les deux autres empilées le long du mur sous la fenêtre. Sur le W.C. est placé une cuvette en fer amovible servant de lavabo.

Bien qu'une certaine méfiance demeure, la situation en 48 heures s'est détendue et je fais la connaissance de mes collègues.

Le grand malabar s'appelle Johny. C'est un malfrat élégant mais de la pire espèce. A 28 ans, il a fait plusieurs fois le tour de la terre, désertant quand il en avait marre aussi bien de la marine de guerre que de navires de commerce. Véritable colosse, il s'était battu dans tous les ports du monde avec d'autres marins de toutes les nationalités. Fixé à Paris, un peu avant le début de la guerre, il vivait luxueusement de proxénétisme d'un genre un peu particulier. Il ne mettait pas des filles sur le trottoir. Sans doute trouvait-il trop fatigant de les surveiller. Il s'acoquinait avec des dames d'âge mûr en carence de tendresse qui possédaient des commerces florissants. En ces temps de marché noir, ils l'étaient tous plus ou moins, et il prélevait dans les tiroirs caisses ce dont il avait besoin.

Les raisons de son arrestation valent d'être contées.

Une de ses dames tenait un bistrot de marché noir sur les boulevards près de la place Clichy, en face d'un cabaret qui avait eu son heure de célébrité : "Le néant". (Je n'ai jamais eu la curiosité de voir si ce restaurant existait toujours). A l'époque, il avait une importante clientèle allemande qui lui assurait l'impunité. Peu de temps avant son arrestation, Johny avait fait la connaissance d'un Suisse, venu au restaurant plusieurs jours de suite. Il lui avait parlé et fait la proposition suivante :

Etant très lié avec un commissaire de Police de Genève, il se chargeait de lui procurer une carte d'identité suisse qui permettrait à Johny de venir passer une dizaine

de jours à Genève pour oublier la guerre et l'occupation (qui n'étaient pas pour Johny un fardeau intolérable).

Hélas, trois fois hélas ! Ce brave Suisse était venu en France pour récupérer sur un Français une somme de 800.000 F, importante pour l'époque, restée impayée. Son débiteur, pour s'en débarrasser, avait envoyé à la Gestapo une lettre le dénonçant comme un officier helvétique venu en France pour espionnage.

Aussitôt arrêté, on avait trouvé sur lui la photo de Johny et le soir même, le futur voyage en Suisse s'est transformé en séjour à Fresnes. Il y a loin de la tasse de chocolat Nestlé aux lèvres !

Le petit barbu s'appelait Detraves. Inspecteur des chemins de fer, apôtre militant du socialisme, homme de bons sentiments s'il en fut, il était maire d'Houilles, ce qui déclenchait chez Johny une verve intarissable.

Dès avant mon arrivée, une haine viscérale séparait les deux hommes. Leur mépris réciproque, pour leur façon de penser et de vivre était incommensurable.

Une particularité de Johny exaspérait son adversaire. Particularité si extraordinaire qu'elle peut paraître invraisemblable. Il pétait bruyamment toute la journée au moins une fois chaque minute et trouvait cela très amusant.

A ces défauts se joignait pourtant une remarquable qualité, le ravitaillement dont il nous faisait bénéficier.

Le jour de son arrivée à Fresnes, le premier Allemand qu'il voit dans le hall avant d'entrer en cellule est un client venu souvent le voir à son restaurant et qui n'était autre que l'interprète de la troisième division (ce que j'ignorais).

L'autre lui demande ce qu'il fait là et Johny s'explique. A partir de ce moment, l'Allemand a eu une table gratuite au bistrot de l'amoureuse de Johny et nous apportait le lendemain, des paniers entiers de jambons,

poulets froids, œufs durs et boîtes de conserve. Pendant les 5 ou 6 semaines que j'ai passées dans cette cellule, je n'ai jamais touché à la gamelle de la prison.

La passion de cette dame pour son chéri remplissait tellement le panier que nous ne pouvions à quatre, venir à bout de son contenu. Je vois encore les œufs durs alignés dans les rigoles en céramique au pied des murs. Hélas, ni l'Allemand, ni aucun gardien n'ont accepté de transmettre nos surplus à d'autres détenus.

Malgré ces avantages culinaires, l'animosité entre Johny et Detraves ne cessait de s'aggraver. Le dédain du premier pour le costume en Fibranne et les semelles de bois du second n'avait d'égal que l'aversion de celui-ci pour le "Prince de Galles" pure laine et les chaussures sur mesure en crocodile de celui-là.

Leurs différents en arrivaient à un affrontement physique et je devais souvent m'interposer pour empêcher un combat inégal. J'ai cru plusieurs fois que Johny allait me frapper mais au dernier moment, il est toujours parvenu à se dominer.

Il y avait, dissimulé dans les paillasses bien avant nous, un domino et un jeu d'échecs. Ce dernier nous permettait de longues parties. Detraves était le seul à posséder un peu de technique. Il m'a fait faire des progrès. En 15 jours, je me défendais pas trop mal. Johny qui était très malin aurait pu jouer bien, mais son impatience le trahissait. Il perdait et n'aimait pas cela.

Les jours s'écoulaient lentement. Nous ne sortions en plein air qu'une demi-heure par semaine. Notre cellule comportait une grande fenêtre bloquée garnie de petits carreaux en verre dépoli. Au-dessus, à 2,50 m du sol, une partie basculante pouvait s'ouvrir à moitié pour l'aération. En principe, il était impossible de voir à l'extérieur. En fait, et comme je le suppose dans toutes les autres cellules, le mastic d'encadrement autour d'un des carreaux avait été

découpé en courtes baguettes qui ne tenaient que par des fragments d'épingle plantés dans le bois. Ce système rendait le carreau amovible et permettait de voir à l'extérieur. Quand nous procédions à l'enlèvement, l'un de nous se tenait debout, le dos contre la porte, pour empêcher les sentinelles munies de bottes de feutre de nous surprendre en ouvrant le judas.

Tous les jours, au milieu de l'après-midi, en quelques instants, une immense clameur parcourait les bâtiments. Ce tohu-bohu était dû à un spectacle donné par les filles incarcérées à la suite de rafles à Pigalle ou ailleurs. Ayant, elles, le droit d'ouvrir leurs fenêtres, elles se mettaient à poil et prenaient paraît-il des poses que la décence m'interdit de décrire. Dans toutes les cellules, les détenus attendaient cette distraction de la journée. Tous ces hommes enfermés depuis des semaines ou des mois manifestaient leur enthousiasme par des hurlements. Malheureusement pour nous, le bâtiment des femmes était situé dans le prolongement du nôtre, donc sur le même plan, et n'était visible que des trois autres côtés du quadrilatère, ce qui nous privait de ce délicat spectacle.

L'autre distraction, était une évocation, également quotidienne, de radio Londres. A la tombée de la nuit, on entendait dans la cour une voix puissante imitant le speaker de la BBC : "Aujourd'hui, énième jour de la Résistance du peuple français à l'occupation". Suivaient des nouvelles toutes aussi fantaisistes les unes que les autres. Tous les matins, les alliés avaient débarqué en un point quelconque de l'Europe. J'en étais bien plus agacé que réconforté et m'efforçais même de ne plus les entendre. Pendant tout le temps de mon incarcération, les Allemands ne sont pas parvenus à faire cesser ces pseudo-émissions radiophoniques.

Au fil des jours, je m'interrogeais sur mon sort. Je ne pensais pas que la fin de la guerre me trouverait dans

cette prison. Allais-je passer en jugement ? Serais-je fusillé sans procès ? Serais-je envoyé en Allemagne ? C'étaient les issues que j'envisageais.

Un matin, on vient me chercher. Une voiture privée, me conduit rue des Saussaies, QG de la police allemande qui occupait tout le Ministère de l'Intérieur, place Beauvau. Je suppose que je vais passer en jugement.

Je me trouve rassemblé avec une douzaine de personnes à gauche de la voûte d'entrée.

Dans le lot, il n'y a que deux femmes. L'une jolie, la quarantaine, très bien habillée et coiffée d'un ravissant chapeau me laisse perplexe. J'entends dire que c'est la sœur de l'ambassadeur d'Angleterre au Canada. Je l'imagine mal dans une cellule avec des filles qui montrent leur derrière à la fenêtre... A part un homme et l'autre femme qui se connaissent et que j'ai entendus parler de cette Anglaise, personne ne dit mot.

C'est à ce moment que je vois le suicidé de la rue Mallet-Stevens. La cinquantaine, grisonnant, il a des pansements aux deux poignets. Je suis certain que c'est lui. J'ai bien envie de l'aborder mais, dans cette atmosphère tendue d'inquiétude et de suspicion générale, je crains qu'il se dérobe et je reste dans mon coin.

On me fait monter au troisième étage et j'entre dans une petite pièce donnant sur la cour intérieure. Une chaise constitue le seul mobilier. Deux heures se passent sans que je perçoive le moindre bruit. Je vois par la fenêtre, circuler dans la cour deux feldgendarmes casqués et armés de fusils mitrailleurs, avec leurs chaînes d'huissiers et leurs plaques de cave à liqueur sur la poitrine. Une envie de pisser devenant irrésistible, je donne des coups dans la porte. Rien.

Que faire ? Il y a au plafond, un globe en opaline blanche qui recouvre une ampoule. Je monte sur la chaise, je dévisse le globe et, après l'avoir rempli à moitié, je le

remets en place en imaginant le cour circuit que va provoquer le premier allumage.

Enfin, on vient me chercher. J'entre dans un bureau occupé par trois hommes en vêtements civils assis derrière une table et apparemment français. Je subis un interrogatoire de pure forme, ne portant guère que sur mon identité et ne subis ni menaces ni contraintes.

Au cours de la conversation, ils me font part ironiquement de la facilité avec laquelle on peut introduire des espions dans nos réseaux. Sans eux, jamais les Allemands n'obtiendraient de tels résultats. Un doute me traverse à nouveau sur Robert. Enfoncé dans ma conviction, je l'écarte encore. On me ramène ensuite à Fresnes.

*

Il y a environ six semaines que je suis emprisonné. Je me porte bien grâce à l'inaction et au ravitaillement de Johnny. Et, si la situation ne me plaît guère, j'appréhende bien plus tout changement qui pourrait survenir.

Un matin, deux gardiens viennent me chercher.

Je me retrouve au rez-de-chaussée avec trois autres détenus inconnus. Je pense, eux aussi, que nous allons être fusillés et je suis de mauvaise humeur. Personne ne dit mot.

Nous montons dans un classique camion cellulaire à compartiments en tôle qui confirme mon impression. Chacun de nous est enfermé dans un étroit réduit, bardé de fer, dont l'aération ne permet pas de voir à l'extérieur.

Au bout d'une demi-heure, je me dis qu'un lieu d'exécution (le Mont Valérien ?) ne serait pas si éloigné. En effet, nous finissons par arriver à Compiègne, au camp de Royalieu.

COMPIEGNE

A proximité de la ville, à Royalieu, il y a environ deux mille prisonniers dans une enceinte entourée de plusieurs lignes de barbelés et gardée par l'armée allemande.

On nous assigne un local déjà largement occupé et j'apprends que ce camp est un lieu de transit d'où partent tous les convois de prisonniers pour l'Allemagne.

L'organisation intérieure est assurée par les détenus. L'armée se contente d'assurer la garde extérieure. Nous pouvons circuler librement dans le camp où ne s'exerce aucune contrainte particulière. Un matin, en marchant de long en large avec des gens de mon bâtiment, je croise un autre groupe où j'entends prononcer le nom de Daniel Robert. J'aborde celui que j'ai entendu et je suis obligé de convenir enfin de l'immensité de ma connerie.

Il s'agit bien d'un espion travaillant pour la Gestapo et payé par elle. Après avoir été brûlé dans notre réseau où, finalement, il n'avait pu faire arrêter que moi grâce à un bon cloisonnement, il était allé trouver tous les garçons qu'il avait connus dans son école de radio, dans la marine nationale ou ailleurs, cherchant soi-disant des filières pour passer en Espagne ou des réseaux de résistance. D'après l'homme qui me parlait, il aurait fait arrêter au moins 40 personnes.

J'ai su à mon retour, qu'enfin détecté par les hommes de mon réseau, il avait été enlevé par eux dans Paris, emmené dans les bois de Ville d'Avray et exécuté. Or, des renseignements précis affirment qu'il a été vu par des hommes de la Gestapo peu de temps après. Un homme qui a encaissé cinq ou six balles à bout portant peut survivre mais pas se promener dans les rues une semaine plus tard en bonne santé. Ils ont dû se tromper de bonhomme et l'abattre malgré les protestations. Hasard de la guerre...

Ma mère qui m'avait cherché dans les prisons de Paris en vain, a retrouvé, je ne sais comment, ma trace à Royalieu. Elle m'a fait parvenir une grande valise de victuailles. J'ai partagé avec ma chambrée ce que les Allemands n'avaient pas pillé.

Un soir, on m'apprend que je fais partie d'un convoi qui part le lendemain pour l'Allemagne.

TRANSPORT

A l'aube, on regroupe ceux qui sont désignés pour le convoi. Appel, comptage, recomptages nous mènent à 11 heures.

Le convoi se met en route vers la gare. Nous sommes 1800, encadrés par plusieurs centaines de soldats.

Sur le parcours qui mène à la gare, une foule immense nous entoure. Ce sont les parents, les amis, les femmes de ceux qui partent. Prévenus par je ne sais quel téléphone arabe, sans doute les cheminots de la gare, ils sont venus regarder ceux que, pour le plus grand nombre, ils ne reverront pas. Certains reconnaissent les leurs et tentent de s'en approcher. L'importante force armée les repousse sans ménagements.

Nous parvenons à la gare cernée par la troupe et où personne ne peut pénétrer. Nous restons alignés sur un quai le long d'un train composé de wagons de marchandises. A chaque extrémité, un wagon de voyageurs est destiné à notre escorte.

Comptage, recomptage. Il faut en prendre l'habitude car ce n'est pas près d'être fini. Les soldats ouvrent les portes des wagons et on nous ordonne de monter.

Il faut que nous tenions à 120 par wagon. C'est beaucoup. Quelques coups de crosses accélèrent le remplissage. Les portes sont fermées et verrouillées de l'extérieur.

Nous essayons de nous organiser. Il n'est pas question de s'asseoir. Un petit nombre d'entre nous peut s'accroupir à moitié par roulement. Il y a des protestations, des cris, des disputes.

Le manque d'air est oppressant. L'aération ne se fait que par les étroites fentes pratiquées normalement dans ce genre de wagon. Pour 120 hommes, c'est très

insuffisant. Des bagarres commencent pour les places près des ouvertures. Enfin, le train démarre. Sans être bonne, notre respiration s'en trouve améliorée. Mais les difficultés ne font que commencer.

Il y a à peine une heure que nous roulons et déjà les discussions s'enveniment. Deux clans s'affrontent. L'un affolé par la situation et convaincu qu'il va périr, veut à tout prix tenter une évasion. L'autre, tout aussi épouvanté, croit que tout essai de ce genre sera sanctionné par une mise à mort immédiate.

Le ton monte. Les coups commencent à pleuvoir. Profitant d'un court ralentissement de la violence, j'essaye de ramener le calme en expliquant que cette discussion est vaine. Il n'existe aucune possibilité de démolir avec nos seuls ongles des parois de chêne de plusieurs centimètres bardés de fer.

Vain effort. Personne ne m'écoute et, de guerre lasse, je rentre dans mon silence.

Peu à peu la fatigue l'emporte. Les scènes d'hystérie cessent. Le calme revient.

A la fin de l'après-midi, nous abordons la côte de Lerouville avant Nancy. Cette rampe de forte inclinaison oblige tous les convois à ralentir.

Tout à coup, le train freine. En même temps, on entend des cris et des coups de feu.

Des outils ont sans doute été cachés dans un wagon par le réseau de cheminots "Résistance Fer". Il y a eu tentative d'évasion. Je n'ai pas su si certains ont réussi. Il ne me semble pas.

En tous cas, ça a foutu les allemands en rogne. Ils ouvrent les portes, nous font descendre à coup de gourdins. Comptage, recomptage. Ils nous font remonter à grands renforts de coups. Et ça repart.

Vers minuit, le train s'arrête dans la gare de Metz. Il y a des hommes et des femmes de la Croix Rouge. Les Allemands les écartent sans ménagements.

Ils nous font descendre sur le quai et, à notre grande stupéfaction, nous recevons l'ordre de nous déshabiller entièrement.

Je vois encore l'ébahissement d'un vieux petit curé bedonnant qui n'en revenait pas de se retrouver à poil vêtu de ses seules lunettes. Nos vêtements et nos chaussures sont mis en tas et chargés en vrac dans le convoi. Je suppose que cet intermède avait pour but de dissuader les évasions.

La garde nous fait remonter dans les wagons et ça repart.

La fatigue commence à se faire sentir. Au départ, on nous a donné à chacun une musette contenant du pain et du saucisson. Dans cette atmosphère confinée, où le nombre de bactéries au cm³ provoqué par cette accumulation humaine était tel qu'à la fin de la journée, le pain était moisi et le saucisson pourri. Certains se sont rendus malades en le mangeant quand même.

Je n'avais pas faim. L'absence de nourriture ne m'a pas gêné. Par contre, nous n'avons eu aucune boisson et la soif devient dure. Les premiers ennuis graves ont commencé le second jour, vers midi. Presque simultanément, deux garçons assez jeunes ont été pris d'une folie de la persécution. Ils se sont mis à taper de toutes leurs forces sur leurs voisins immédiats en hurlant qu'on voulait les assassiner. Tout compte fait, ce n'était pas si fou que cela. Il a fallu se mettre à plusieurs pour les maîtriser mais les crises continuaient. De temps en temps, on leur donnait sur la tête de grands coups pour les faire tenir tranquilles et puis les crises recommençaient.

Vers le soir, un petit vieux s'est laissé mourir sans rien dire. On l'a calé dans un coin pour qu'il tienne le moins de place possible.

Il ne passait jamais une heure sans que le train s'arrête plus ou moins longtemps. Peut être des bombardements sur les rails mais aussi nous devions attendre sur des voies de garage le passage des convois militaires.

A chaque arrêt une partie des soldats de l'escorte descendait faire les 100 pas de chaque côtés du convoi. Après le premier mort, profitant d'un de ces arrêts, nous avons fait demander par un alsacien, à travers le fentes hautes d'aération, s'il était possible d'évacuer le cadavre et d'avoir un peu d'eau pour les deux excités.

On a entendu la sentinelle répondre en allemand et puis il y a eu un silence. Enfin, notre interprète s'est tourné vers nous et a dit : "Il a répondu : je ne peux rien faire. Si les fous sont trop dangereux, tuez-les."

Je croyais m'attendre à tout et j'étais convaincu que rien ne pouvait plus me surprendre. Eh bien, là, je l'avoue, ils m'ont épaté. Je suis resté un moment abasourdi. A la guerre comme à la guerre, d'accord. Mais nous demander d'assassiner des braves gens qui n'avaient rien fait parce qu'ils les avaient rendus fous et qu'ils étaient plongés dans le même merdier que nous, franchement, c'était envoyer le bouchon un peu loin.

On s'est contenté de continuer à leur taper sur la tête, pas trop fort, à chaque nouvelle crise, comme avant.

*

Il y a des moments où la satisfaction des besoins naturels atteint les tragédies de la Grèce antique. Nous disposions pour cet usage d'un tonneau en fer. Dès la fin de la première journée, il avait débordé et commencé à se répandre.

Au fil des heures, surtout pendant les arrêts, l'odeur était effroyable. Nous avions convenu de pisser dans l'intervalle entre la porte coulissante et la paroi du wagon mais cette décision avait été prise trop tard et je dois dire que je ne m'y étais pas attendu plus que les autres. Et puis, il avait déjà un grand nombre de personnes incapables de se déplacer dans ce magma humain somnolent, épuisé. De toute façon, l'élimination des matières fécales était impossible.

En ce qui me concerne, le problème ne s'est pas posé. Après les premières 24 heures, plus rien ne m'est sorti du corps.

*

La seconde nuit marque une détérioration importante de la situation. En ce qui me concerne, dans cette permanence de station debout, mes pieds qui ne sont plus tenus par des chaussures ont gonflé démesurément. Les veines forment des cordes apparentes ou les battements du sang provoquent des élancements. J'en souffre.

Surtout, la soif me tenaille. Il y a 48 heures que je n'ai rien bu dans cette atmosphère raréfiée et putride. La nuit, notre sueur se condense sur les ferrures hautes du wagon, plus froides. Avec un doigt, je ramasse ces gouttes pour les boire.

A mon retour en France, on m'a affirmé que c'était impossible car la densité des bactéries contenues dans cette eau aurait forcément provoqué un empoisonnement du sang. Tout ce que je peux dire, c'est que je l'ai fait, et sans doute pas seul, sans percevoir le moindre malaise.

*

Nous voici au troisième jour du voyage. Par les interstices, nous voyons de temps en temps des noms de

gare sur des plaques allemandes. Nous ne savons toujours rien de notre destination ni de la durée de ce voyage infernal.

L'état sanitaire se dégrade rapidement. Pour l'instant, autant que je puisse en juger de ma place, il n'y a encore qu'une douzaine de morts (quand même 10 % du total) et un nombre de fous indéterminé. La plupart des autres ne savent plus très bien où ils en sont. Affalés les uns sur les autres, ces corps nus me font penser aux tableaux italiens et flamands du XVI^{ème} siècle représentant le jugement dernier où l'on voit les réprouvés chassés du Paradis précipités en grappe vers l'enfer. Je pense aussi à un radeau de la Méduse roulant.

Je m'interroge sur les raisons d'une telle débâcle. Je crois que la peur et l'énervement sont les causes principales.

Certes, je ne suis pas épargné. Mes pieds me font de plus en plus souffrir. La fatigue, le sommeil et la soif m'éprouvent durement. Mais de là à sombrer dans la folie ou la mort, il y a encore loin. Sans pouvoir, de mon coin, faire une estimation sérieuse, nous sommes encore nombreux à faire face à peu près.

Vers la fin du jour, le train s'arrête une fois de plus. C'est la dernière. Les portes s'ouvrent. Nous lisons sur les panneaux de la gare : "Mauthausen".

*

MAUTHAUSEN

"A tale told by an idiot full of sound and glory"

L'arrivée

Sur le quai, des SS interdisent de sortir des wagons. On nous flanque en pagaille et au hasard, les vêtements retirés à Metz. Dans un espace où nous avons du mal à tenir debout, il faut nous habiller parmi la merde, les morts et les incapables. Beaucoup y renoncent, restant affalés dans leur coin. Je ne sais pas ce qu'on en a fait. J'arrive à me vêtir de frusques et de souliers trop grands.

On nous fait descendre.

Les SS sont là pour nous recevoir, sanglés dans leurs uniformes noirs avec leurs bottes impeccables, leurs casquettes plates, leurs écussons d'argent à tête de mort. Leurs visages reflètent la morgue, la violence, le mépris.

Ils nous font mettre en rang par cinq. Comptage, recomptage. Une tête, une jambe qui dépassent l'alignement provoquent des coups de cravaches hargneux. Cinq ou six chiens loups tenus en laisse, dressés à l'attaque mordillent au hasard.

Bref, rien de vraiment chaleureux.

Pendant ce temps, on charge dans des camions les cadavres et les éclopés qui ne peuvent plus se tenir debout.

Tout cela a pris du temps et c'est la nuit tombante, que ce convoi se met en route.

Nous longeons le Danube sur un chemin de halage. La topographie est identique à celle d'Héricy entre la terrasse du château et la Seine.

L'eau est à quelques mètres. Je ne cesse de réfléchir sombrement. Ce voyage, son arrivée, il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour comprendre que les carottes

sont cuites. La seule question que je me pose est de savoir si mon avenir doit se compter en heures ou en jours.

Dans ce grand fleuve, je pourrais peut-être plonger avant d'être tué⁴. Mais après ? Dans l'eau qui miroite au soleil couchant comme une nappe de mercure, je ferais une cible parfaite. On distinguerait une boîte d'allumettes à 20 mètres.

Et puis, même si j'échappe, que faire, où aller ? Dépenaillé, épuisé par ce voyage de fous, n'ayant bu ni dormi pendant près de 4 jours, je serais repris aussitôt. D'après ce que je vois en ce moment, je ne ferais pas long feu. J'abandonne.

La nuit est maintenant noire. Nous avons quitté la vallée. Nous montons une forte côte. Je vois sur la gauche un chantier faiblement éclairé. Des hommes vêtus de costumes rayés bleu et blanc exécutent des travaux de terrassement. Ils n'ont pas bonne mine...

Un peu plus haut, une lumière éclaire les nuages. Après environ 4 km, nous arrivons devant les murailles du camp illuminées par des projecteurs.

Notre convoi s'arrête devant une lourde porte de bois, percée dans un haut mur de granit surmonté sur toute la façade par un chemin de ronde flanqué de deux tours vitrées qui servent de miradors.

Au-dessus de la porte, sur un grand panneau de bois, une devise. J'attendais la formule que Dante met au-dessus de la porte de l'enfer. Mais non. Ils avaient écrit "Arbeit macht freia" au lieu de "Lasciate ogni speranza voaà qu'entrate".

Nous entrons dans le camp. On nous dirige sur la droite, le long d'un bâtiment en bois peint en vert comme tous les autres. En passant, nous voyons à droite du mur

⁴ - Plus d'un an après, pendant l'exode, je mesurerai ma folie, je n'aurais pas fait 3 mètres avant d'être abattu.

deux détenus au garde à vous. Leur maigreur est effrayante. Avec leurs cheveux ras et leur aspect squelettique, seuls leurs yeux paraissent encore vivants. J'entends qu'ils seront exécutés à l'aube. Je ne sais pas pourquoi.

Notre détachement s'arrête entre un bâtiment comme les autres qui sert d'infirmerie et le mur d'enceinte en granit en haut duquel passent trois lignes électrifiées superposées comme il en existe tout autour du camp.

Le temps passe. En fin de colonne ou je me trouve nous restons immobilisés. Dans l'état de fatigue où je me trouve et l'absence de toute garde armée, je vais m'asseoir par terre, adossé au bâtiment.

J'entends au-dessus de moi l'ouverture d'une fenêtre. Un détenu en rayé bleu et blanc me fait signe de me lever. Il me montre une bouteille d'eau en me faisant comprendre qu'il veut l'échanger contre mon bracelet montre, seule possession qui me reste.

J'hésite. C'est la seule monnaie d'échange qui me reste.

Il appelle un autre détenu qui m'explique que dans quelques instants, je serai dépossédé de cet objet. Je comprends qu'il dit vrai et je la lui donne. Après avoir lu le litre, j'ai aussi soif. Il consent à m'en donner encore un peu.

Pendant ce temps, le bloc des prisonniers s'est réduit. Il n'en reste plus qu'une quarantaine et je vois devant eux une montagne de vêtements. Mon tour arrive enfin. Je flanque mes frusques sur le tas et pénètre à poil dans la baraque. Il y a d'un côté de nombreuses douches et de l'autre une douzaine de détenus armés de tondeuses qui vous enlèvent tous les poils du corps et de la tête, ne laissant sur celle-ci qu'un centimètre de cheveux dans lesquels ils tondent une raie de 4 cm de large, du front à la

nuque. Cette décoration est destinée à nous faire reconnaître en cas d'évasion. Très seyant.

J'entre sous une des nombreuses douches. Personne ne me surveille. Pendant au moins 10 minutes, tout en me lavant, je bois des litres d'eau chaude. A la sortie, on me rase tout le corps et on me tond les cheveux comme je viens de le dire. Puis on me donne un caleçon, une chemise et des galoches à semelles de bois recouvertes de toile avec lesquelles la marche est difficile.

J'arrive à une baraque en bois analogue à toutes les autres. Elle est installée avec une chambre à chaque extrémité et, au centre, la pièce du kapo et une série de WC et de lavabos. On me donne un morceau de pain et un petit bâton de margarine. J'en mange une bouchée (il y a plus de 4 jours que je n'ai pas mangé) mais mon estomac rempli d'eau renâcle et ne peut l'absorber. Je l'offre à un détenu à côté de moi. L'homme, stupéfait, me regarde, croyant avoir à faire à un fou. Puis, voyant que je parais normal, il se jette dessus.

Plus tard, c'est trop peu dire que je l'ai regretté ce pain !

Dans la journée, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau, on nous oblige à passer le temps à l'extérieur dans une cour qui a la même dimension que la baraque.

Nous sommes à peine vêtus comme je viens de le dire et, en ce début de mars sur la hauteur le froid est vif. Nous nous agglomérons en une immense tour, collés les uns aux autres en changeant de place de l'intérieur du groupe, où il fait chaud, vers l'extérieur. Il n'est pas question de s'asseoir sur le sol où tous crachent et se mouchent. Debout douze heures de suite, on fatigue.

La nuit n'est pas meilleure.

Le premier soir, toujours distrait et perdu dans mes pensées, j'avais à peine remarqué ceux qui entraînent les

premiers pour se coucher. Mon attention est attirée par des cris, des injures en allemand.

Le sol des deux chambrées avait été entièrement recouvert de paillasses de 1,80 m de long et de 70 cm de large mises bord à bord. Les premiers arrivés s'étaient allongés chacun sur un des matelas mais en fait les deux pièces ainsi occupées ne pouvaient contenir qu'un nombre infime de détenus.

A ce moment les kapos allemands sont intervenus à coup de "gourmi"⁵ pour faire comprendre aux détenus que chaque paille devait contenir non pas une mais six personnes. Ils nous ont expliqué la manœuvre : 3 hommes dans un sens couchés sur une épaule, 3 autres en sens inverse dans la même position. Tête bêche comme des sardines en boîte !

En plus comme les bords des paillasses se terminent en pente, nous avons la tête plus basse que le corps. Pour couronner le tout, nous sommes foulés aux pieds toute la nuit par ceux qui vont aux toilettes puisque les paillasses recouvrent le sol bord à bord. Pour moi qui ne peut rester couché 1/4 d'heure du même côté et qui dort les genoux repliés, ce n'est pas de la tarte.

Parler de sommeil est une plaisanterie. Tout au plus pouvons-nous somnoler un peu de temps en temps.

Pendant cette quarantaine, nous ne sommes sortis de cet enclos que deux fois pour descendre à la carrière située en contrebas du camp.

*

⁵ .- Gourmi : morceau de câble électrique d'environ 1 m de long et 3 cm de diamètre. Un coup bien asséné fracassait un crâne.

Cette carrière de granit, exploitée depuis longtemps par la ville de Vienne avait été rachetée par les SS. Toutes les pierres ayant servi à construire le mur d'enceinte du camp en ont été extraites.

Un escalier de 186 marches taillées dans le roc et d'inégales hauteur y descend. Arrivés en bas, sous les coups et le harcèlement des kapos et des SS, nous devons prendre chacun une énorme pierre provenant des forages à la dynamite et la remonter au camp.

Le choix est difficile. Certaines pèsent plus de 70 kilos et entaillent les épaules. Nous ne sommes pas sûrs de pouvoir les remonter. Trop légères, les SS et les kapos postés sur l'escalier jettent à terre les porteurs et les font redescendre pour en prendre une plus lourde. Encore heureux quand ils ne précipitent pas dans le vide le porteur et sa pierre.

Un de leurs amusements préférés consiste à rassembler 7 ou 8 hommes en haut de la falaise qui domine le fond d'environ 60 mètres. Puis il les obligent à se jeter dans le vide en se tenant par le bras. Quand ils résistent, ils lâchent les chiens pour les y contraindre. Ils appellent ces malheureux les "parachutistes" et ce spectacle les met en joie. Ceux qui respirent encore après la chute sont achevés au revolver. Cette pratique a été reconnue par des soldats allemands au procès de Nuremberg. Les deux fois, je me suis sorti de ces traquenards à grand peine, avec les épaules esquinées mais sans dommage.

Après environ trois semaines dans cette situation, nous apprenons que nous partons le lendemain pour un autre camp.

*

Melk

Au matin, après nous avoir habillés d'une veste et d'un pantalon rayé bleu et blanc et d'une sorte de chapeau plat en toile appelé "mütze", on nous conduit à la gare.

Pas de wagons de marchandises. Des troisième classe en bois très convenables. Après un court trajet, on nous fait descendre à la gare de Melk.

J'y étais passé avant la guerre. Une immense abbaye du XVIIème siècle domine le Danube. Napoléon y a séjourné avant la bataille de Wagram, Mozart y a joué de l'orgue en 1767.

Par bribes, j'apprends que nous sommes l'embryon d'un nouveau Kommando⁶ essaimé par le camp mère pour la construction d'une usine souterraine. Pour l'instant, nous allons occuper une caserne du Génie, désaffectée, composée essentiellement d'un immense garage.

On a installé dans ce bâtiment en béton des châlits à trois étages où nous dormons à trois par étage. C'est quand même mieux que les six du camp mère. Des cuisines roulantes militaires nous servent d'équipement.

Chaque jour, des camions militaires viennent de Mauthausen nous apporter un peu de nourriture. Quand ils repartent, on met les morts sur le plancher, les malades impotents par-dessus, et le tout repart au camp. Je ne sais ce que deviennent les malades. Nous n'en avons jamais revu un seul.

Les kapos forment une équipe qui doit effectuer une tranchée jusqu'au Danube pour l'évacuation des eaux du futur camp.

Il pleut à torrent 24 H par jour. Chaque pelletée de terre détrempée demande un énorme effort. D'abord, nous

⁶ .- Kommando. Mauthausen a créé en quatre ans 69 kommandos extérieurs composés de quelques hommes à près de 1000 comme à Melk.

attaquons le sol au pic, puis nous l'amassons sur le bord de la tranchée. A vrai dire, il ne semble pas que j'ai été bâti pour être terrassier. Au bout d'une demi-heure, mes mains sont couvertes d'ampoules qui crèvent et saignent. Chacun de nous est surveillé par une sentinelle. Celle qui est près de moi s'avère d'une vacherie redoutable. Trouvant que je ne vais pas assez vite, il me bourre de coups de crosse sur les côtes et les reins. C'est lourd un fusil ! Et avec sa crosse et la plaque de couche en fer, ça fait mal.

Les nuits sont froides. Je me couche tous les soirs dans des vêtements trempés. Pendant plus d'un mois, je n'ai jamais été sec.

Quelques jours après ce début, je commence à frissonner vers 4 H chaque après-midi. Vers 10 H du soir, j'ai une telle fièvre que je tremble au point de secouer tout le châlit. Je me demande ce qui m'arrive. Maladie pulmonaire sans doute ? mais je ne ressens rien de particulier. Et puis, après avoir dormi, au matin, je redeviens normal. J'ai fini par comprendre que c'était l'état de fatigue où j'étais qui provoquait cette fièvre. Petit à petit, cela s'est atténué.

Mais le pire est ailleurs. Mes mains, saccagées par le manche de pelle, se sont infectées. Quelques heures après la fin de travail, l'intérieur est couvert de pus. A dix heures du soir, elles sont complètement solidifiées. Au matin, quand je reprends le travail, les outils font crever toutes ces poches de pus et il faut continuer jusqu'au soir.

Au début, j'ai cru bien faire en passant mes mains à l'eau pour enlever la terre. Et puis, j'ai fini par m'apercevoir que j'aggravais mon cas et je n'y ai plus touché.

En lisant ce que je viens d'écrire on peut penser que mon état moral n'était pas brillant.

Une nuit, alors que je dormais dans mes vêtements trempés je suis réveillé par une sensation de froid aggravé.

Je sens sur ma main un liquide gluant. Mon voisin de droite qui avait enlevé et posé sur lui ses vêtements pour les faire sécher était mort et avait commencé à se vider d'une merde liquide horrible.

Instinctivement, je me retourne vers ma gauche dans l'espoir d'un peu d'aide. L'homme avait la tête de travers reposant sur le bord de bois et les yeux grands ouverts fixés vers le plafond. Il était tellement impressionnant que j'ai eu un mouvement de recul.

J'étais là, trempé, glacé, mes mains solidifiées par les abcès. Alors, pour la première fois, et heureusement la dernière, j'ai craqué. J'ai dit tout haut : "C'est trop mon Dieu, c'est trop". J'entends encore ma voix résonner dans le silence et mon étonnement de l'entendre, car de cette apparent De profundis, rien ne subsistait. Le ton était neutre, banal. J'aurais dit : "Tiens, demain c'est mardi", il n'eut pas été différent.

On voyait les nappes de pluie courir au-dessus de moi sur les verrières. J'ai pensé : à quoi bon lutter inutilement, pas un de nous ne survivra. Demain, je ne me lèverai pas. Ils viendront, ils me tueront. Au moins, ce sera fini.

J'ai déjà somnolé un instant. Je me suis levé. A grand peine, j'ai descendu le mort que j'ai allongé au pied du châlit de manière qu'on ne marche pas dessus. Je suis sorti sous la pluie, pour aller au lavabo me nettoyer de mon mieux. J'ai ramené un peu de paille mouillée avec laquelle j'ai essuyé l'endroit autant que possible et, à 6 H du matin, j'étais aligné dans les rangs, sous la pluie, comme les autres jours.

*

La tranchée est enfin terminée. Un matin, on nous fait prendre un train à Roggendorf, à 7 km du camp. C'est

là que nous allons établir une usine souterraine en creusant une colline.

A ma connaissance, dans tous les camps importants, on faisait de même. Je n'ai jamais compris pourquoi les allemands avaient établi le camp aussi loin du lieu de travail.

Le sol est entièrement composé, sous une mince couche de terre, de sable gréseux qu'il faut attaquer au marteau piqueur. Nous sommes une trentaine à creuser la paroi avec des marteaux assez lourds mais moins gros que ceux dont on se sert dans les rues de Paris. Je suis surpris de voir les détenus travailler avec autant d'ardeur que s'ils étaient payés au rendement. J'ai du mal à les suivre, mais c'est quand même moins pénible que la pelle et la pioche.

*

J'ouvre une parenthèse pour expliquer en très gros notre situation et nos conditions d'existence quand le camp aura acquis sa forme définitive.

- Les responsables.

Le camp est confié à deux colonels SS disposant d'un état major de même nature et de nombreux soldats SS. A partir du milieu de 1944, les revers de l'Allemagne l'obligent à des prélèvements massifs dans ce corps d'élite. La garde finira par être composée par des soldats de la Wehrmacht venant d'unités diverses. Vers la fin, on nous attribue des gradés de toutes armes, blessés et en convalescence.

L'organisation intérieure du camp est confiée aux détenus eux-mêmes. La discipline est exercée par les kapos allemands et de diverses nationalités. Ravitaillement, hygiène, fonctionnement des fours crématoires, infirmerie où des médecins - des détenus comme les autres - tentent

l'impossible pour sauver presque sans médicaments le maximum de détenus.

Chaque matin, le commandant du camp et son état-major viennent se faire rendre l'appel. Cet instant est presque tous les jours un problème pour le secrétariat. Outre tous les kommandos partis au travail, il y a tout ceux, restés au camp, qui sont au garde-à-vous.

La comptabilité des effectifs est très difficile à établir. D'autant plus qu'il y a des morts restés au troisième étage des paillasses et qu'on a pas repérés.

Le commandant attend dix ou quinze minutes, puis, quand les effectifs comportent des manques, il s'en va et revient parfois trois quart d'heure après. L'hiver nous restons sous la neige sans avoir le droit de bouger.

Presque jamais la troupe n'entre dans le camp. Des sentinelles postées dans les miradors assurent la garde de l'extérieur.

Quand il y a beaucoup de malades hospitalisés à l'infirmerie, le commandant s'y rend et fait remettre au travail environ un tiers des hommes, quel que soit leur état.

- Le service de santé : l'infirmerie.

Beaucoup de mes compagnons se sont laissés attirer par la perspective d'un repos provisoire qui les soulagerait.

Je me suis toujours méfié de cet endroit. A juste titre car il s'avérait l'antichambre de la mort. D'abord la contagion des diverses maladies. Les cas de dysenterie y proliféraient. Ensuite, les traitements qu'on y subissait par ordre des allemands étaient discutables. Tous les matins, les malades étaient réunis dans une grande salle cimentée autour de laquelle ils tournaient. Au centre, un infirmier (?) tenant une lance d'arrosage les aspergeait à l'eau froide. En plein hiver, pour les pneumonies et autres pleurésies, ce n'était pas la guérison assurée. Enfin, quand on avait un emploi privilégié, comme les deux dont je parlerai plus loin, on

était forcément remplacé et on retombait dans les pires vicissitudes.

Je rends en tout cas hommage à l'extraordinaire dévouement manifesté par les médecins français et étrangers, privés de tous moyens et presque dénués de médicaments.

- Le logement.

Nous sommes installés dans un grand nombre de baraques en bois. Pour ma part, j'ai eu la chance d'être logé dans une grande maison attenante au garage. Nous sommes une vingtaine par chambre et il y a peu de vols de nourriture, encore que j'ai vu deux frères se voler leur pain.

L'hiver est un peu plus facile dans ces petits espaces.

- La nourriture.

Le matin, une tasse d'un liquide appelé café (?).

A midi, une soupe composée le plus souvent de choux déshydratés : un liquide marron où trempent quelques feuilles de même couleur.

Le soir, le 1/8 d'une boule de pain (deux fois par semaine 1/4), plus une rondelle de saucisson ou un petit baton de margarine de la taille d'un doigt. Après 8 heures de travail et presque pas de sommeil, on ne risque pas de prendre du ventre.

J'ai vu arriver à la fin de l'hiver 44-45 un boucher des Pyrénées orientales nommé Barbazan. Les camarades arrivés avec lui pour trafic de viande m'ont confirmé que pendant les fêtes et les mariages, ils mangeait chaque fois un demi-mouton et 60 gâteaux. Il était aussi large que haut. Il ne l'est pas resté longtemps. La peau de son ventre lui tombait au milieu des cuisses. Il passait ses nuits aux portes des cuisines pour quémander un peu de soupe. Un jour, je ne l'ai plus vu. Il a dû mourir de faim.

- Le travail.

A part la formation du camp au début, nous travaillions 8 heures par jour, 3 équipes successives, à l'exécution de l'usine souterraine d'armement. Des centaines d'hommes attaquaient la colline au marteau-piqueur.

Si chaque équipe était censée ne travailler que 8 heures, la réalité était bien différente.

Dès le matin, l'appel. Ensuite, la recherche des poux afin d'éviter les sanctions corporelles à coup de nerfs de bœuf. La toilette, même succincte et, très souvent, la coupe de cheveux qu'il fallait attendre parfois la nuit pendant 2 heures, étant donné le petit nombre des exécutants. Le ravitaillement par des bouteillons de 50 litres qu'il fallait transporter de la cuisine aux chambrées. Bref, en équipe de nuit et d'après-midi, on arrivait à dormir 4 ou 5 heures au plus, entrecoupées. En équipe de jour, les nuits étaient plus favorables.

- L'habillement.

Nous étions vêtus d'une chemise en coton avec une veste et un pantalon en grosse toile rayée bleue et blanche. Le tout couronné par une sorte de bérêt en même étoffe, appelé mütze.

J'ai gardé sans changement ce même attirail pendant sept mois. Depuis longtemps, les manches et une partie de la chemise m'avaient servi de mouchoir et de pansement. Le devant de ma veste était couvert de sang.

Nous avions les cheveux coupés à la tondeuse et, au milieu de la tête, du front à la nuque, une allée de 3 à 4 cm passée au rasoir pour nous reconnaître en cas d'évasion. Très seyant.

- Le secrétariat.

Composé uniquement de prisonniers le secrétariat (Schreibstube) est responsable de :

- . confection et distribution de la nourriture
- . organisation et désignation des détenus dans
- . chaque unité de travail
- . tenue de la comptabilité générale y compris celle des morts et des vivants
- . propreté et entretien du camp
- . surveillance et responsabilité de l'infirmerie
- . fonctionnement du four crématoire
- . compte rendu de l'appel au commandant chaque matin.

Les récits parus après la guerre font état de réseaux de solidarité qui auraient permis à certains d'entre nous de subsister. Je ne conteste pas l'existence de ce fait. Leur action semble avoir été quand même très limitée. Pour ma part et celle de mes camarades de chambrée, je n'ai jamais constaté la moindre proposition de secours. Les seuls que j'ai constatés sont venus de ma propre initiative. J'en parlerai plus loin.

*

Je reprends mon récit.

Après quelques semaines de marteau-piqueur, je commence à perdre pied. Mon état de santé se dégrade rapidement. J'ai maintenant un œdème des jambes qui m'affaiblit beaucoup. Mes deux jambes, surtout la gauche, sont parvenues à un tel degré d'enflure à la hauteur des cuisses que je n'ose plus retirer mon pantalon de crainte de ne pouvoir le remettre.

L'absence de sommeil était pour beaucoup, dont moi, plus pénible que la faim. Souvent, dans les galeries, pendant une courte absence des kapos, j'ai vu des hommes

s'endormir en 10 secondes, debout, les deux mains appuyées sur un manche de pelle.

Le train suivait la vallée du Danube et notre camp était situé sur une haute colline qui le dominait. Remonter de la gare après le travail était une dure épreuve. A chaque retour, des détenus s'écroulaient et il fallait que les autres les prennent à 4 pour les remonter au camp. Bien sur, nous avions déjà suffisamment de mal à nous traîner nous-mêmes pour chercher de notre mieux à éviter cette corvée.

Un jour, un détenu étant tombé dans le rang situé devant moi, je me fais arnaquer pour le transporter. J'entends Louis (dont je parlerai plus loin) qui marchait à côté de moi et avait échappé à la corvée, ricaner dans mon dos. Nous n'avions pas fait 100 mètres qu'un autre détenu s'effondre. Et cette fois, Louis se fait piquer pour le transporter.

Le voir devant moi furieux et dans la même situation après s'être moqué de moi a déclenché de ma part un fou rire nerveux inextinguible. Une heure après avoir déposé le mort au crématoire, je ne pouvais plus m'arrêter. J'en avais mal à l'estomac. De ma vie, je n'ai ri aussi fort et aussi longtemps. J'en pleurais.

A chacun ses distractions.

Pour aller au travail, nous prenions le train à la gare de Melk. Pour nous séparer des voyageurs normaux, on nous avait fait construire dans la campagne un quai d'embarquement en bois. Le trajet s'effectuait en wagons de marchandise contenant chacun quatre soldats du camp qui se tenaient dans l'embrasure de la porte.

Le train traversait un long tunnel. Un jour, dans le noir, je sens une main se poser sur mon bras et j'entends une voix murmurer à mon oreille : "Französisch ?" Surpris je réponds machinalement : "Ja". Mon interlocuteur soulève mon bras droit et y glisse une boule de pain entière que je place aussitôt entre ma peau et ma chemise. Quand

la lumière est revenue, au bout du tunnel, les quatre soldats étaient immuables, serrés tous les quatre dans l'embrasure de la porte. Je ne saurai jamais auquel je dois ce geste. Pourtant, c'était bien l'un d'eux, j'avais senti le drap de son uniforme sur ma main.

Le kommando qui va creuser l'usine souterraine s'appelle Schachtbau, du nom de l'entreprise chargée des travaux qui nous emploie comme main d'œuvre.

Nous attaquons au marteau-piqueur une colline de sable (en grès) en cours de solidification. Aucun autre moyen n'est possible.

La première journée, je suis affecté au transport des déblais par brouettes. C'est un peu moins éprouvant pour mes mains. Je participe à ce travail pendant une dizaine de jours. Puis, un décès me permet de me glisser dans un autre kommando.

*

Amstetten

Un kommando d'une trentaine de personnes travaillait dans une scierie mitoyenne de la gare d'Amstetten à 67 km à l'ouest de Melk. L'équipe dirigée par un kapo redoutable s'y rendait le matin par le train et revenait au camp le soir.

Détail important, l'employeur nourrissait lui-même les hommes pendant la pause de midi. Bonté d'âme ou simple recherche d'un meilleur travail, le repas était bon et substantiel. Ce kommando était donc fort recherché. Cependant, au lieu de travailler au sciage du bois comme je l'espérais, je me retrouve à nouveau désigné au terrassement.

Le premier jour, rien à signaler. Le second jour, à la fin de l'après-midi, le kapo allemand, un nommé Georg,

condamné de droit commun redoutable me fait signe de venir devant lui. Je m'approche sans méfiance. Un coup de poing donné de toutes ses forces m'envoie rouler à terre. Je me relève et encaisse une raclée terrible. Plus de dix fois je tombe à terre. Je me relève aussi vite que possible pour ne pas être achevé comme je l'ai vu tant de fois. Mes camarades regardent. Ils savent qu'il va me tuer. Moi, trop occupé à ma défense, je ne réalise pas vraiment.

Tout à coup, la sirène qui annonce la fin du travail retentit. Il n'est pas question de retarder une minute les horaires du train sur cette ligne encombrée par les trains militaires. Sauvé par le gong !

Nous faisons les 150 m qui nous séparent du quai. Mais il faut traverser la voie qui est occupée par l'Orient Express en stationnement. J'ai le loisir de faire le constat des dégâts en me regardant sur la paroi des wagons. Je tâte ma tête et ma mâchoire. Apparemment, elles ont tenu. Donc, rien de grave.

Cependant, je vois un spectacle déplorable. Le sang coagulé qui a coulé de mon front me ferme l'œil gauche. J'ai le nez cassé, plus deux ou trois dents dont je crache les morceaux. Enfin, je saigne fortement de la bouche et du nez et mon tympan droit en a pris un sérieux coup. J'ai tenté sans grand succès d'arrêter ces hémorragies avec mes mains pleines de terre. Mon visage est couvert d'ecchymoses et tout le devant de ma veste est enduit d'un mélange de boue et de sang. Ce n'est pas beau et je mets du temps à reprendre mes esprits.

Après ces constatations, je regarde le train. A 10 m de moi, accoudé à une fenêtre baissée, un couple très jeune parle gaiement. Elle, ravissante dans un manteau de vison noir avec une minuscule toque assortie. Lui, avec un profil admirable d'éphèbe grec, porte une somptueuse pelisse et le chapeau vert tyrolien traditionnel avec le plumet en blaireau. Tous deux sont halés comme s'ils revenaient des

sports d'hiver. Le couple idéal d'une affiche de cinéma ou de magazine.

Il y a d'autres gens aux fenêtres, je ne les regarde même pas. Mon œil valide ne quitte pas ces deux-là, fasciné par le contraste entre leur splendeur et ma misère. Enfin, le train s'ébranle, je les regarde toujours. Au moment où ils passent au-dessus de ma tête, je vois derrière eux, adossé à la paroi intérieure du compartiment, le sosie du jeune homme avec une trentaine d'années en plus. Même pelisse, même chapeau, même bronzage. Seule différence, une courte moustache en brosse toute blanche qui se détache sur son visage hâlé. Une allure, une distinction formidables. Le train longe lentement notre minable cortège. Ils continuent à plaisanter et à rire. Leurs regards passent au-dessus de nous comme s'il n'y avait rien sur le quai.

Qui sont ces gens ? Est-ce un couple ou un frère et une sœur avec leur père ? Où vont-ils, vers l'ouest dans cette Allemagne déjà en retraite partout ? Je n'ai pas eu la présence d'esprit de regarder les plaques des wagons.

Rentré au camp sans nouvel incident, je passe du temps au lavabo pour tenter de reprendre une figure humaine. Je cherche ensuite un kapo français que je connais assez bien. Il est interné sous le nom de Blanchard. En réalité c'est un israélite nommé Rosen⁷.

Je lui fais part de mes vicissitudes et lui demande d'aller voir Georg pour savoir la cause de son agression. Il revient un quart d'heure après et me dit : "Il m'a refusé

⁷.- Même étrangeté que pour Ulmann. Il me semble impossible que des hommes passés entre les mains de la Gestapo aient pu cacher leur véritable identité. Je n'ai jamais éclairci ce mystère. Je rappelle qu'il n'y avait, en principe, aucun juif dans ce camp.

toute explication. Il m'a répondu que si vous reveniez demain, il vous tuerait."

Exit Amstetten.

*

Retour à Schachtbau

Le lendemain, je reprends sans joie le chemin de Roggendorf avec le *vulgum pecus*. Les entrées des galeries commencent à prendre forme. On m'explique le maniement du marteau-piqueur. Jusqu'à la hauteur de la taille, le travail est possible. Au-dessus, le poids et la trépidation de l'appareil deviennent vite insupportables.

Les équipes sont divisées en deux. Ceux qui percent et ceux qui évacuent les déblais à la pelle puis les évacuent à l'extérieur dans des wagonnets. La répartition de ces tâches, laissée à l'appréciation des kapos, est loin de l'égalité.

Le 8 juin 1944, vers 17 heures, nous entendons au loin un roulement sourd. Les forteresses volantes américaines bombardent le camp pris pour une base militaire. (Il aurait suffi de regarder les photos qu'ils possédaient sûrement, pour voir que les guérites à 6 mètres de haut, où se tenaient les sentinelles ne pouvaient pas faire partie d'un camp d'entraînement. Enfin, passons).

Pour une fois, ils ont visé juste. Plusieurs centaines de mort et je ne sais combien de blessés. Il semble qu'ils aient quand même tué aussi un assez grand nombre de soldats allemands et, avec eux, deux des pires kapos.

Pour rétablir l'ordre dans le camp et vérifier qu'il n'y a pas eu d'évasions, nous restons 24 heures sur le quai d'embarquement à Roggendorf. Une des rares occasions où je n'ai pas été dans le coup.

*

Les semaines, les mois passent. Mon état de santé se dégrade de jour en jour. A mon épuisement, s'ajoute un œdème des deux jambes jusqu'en haut des cuisses. L'enflure est si considérable que je n'ose plus retirer mon pantalon par crainte de ne pouvoir le remettre. A l'évidence, je ne vais pas tarder à devenir un "musulman"⁸. Je crois pouvoir tenir encore quelques semaines. Plus tard, je comprendrai que c'était une question de jours.

Je réfléchis sans cesse. Que faire ?

D'abord quitter mon travail au marteau-piqueur. Nous avons essayé de tricher pour en faire un peu moins. A chaque fin de travail, nous faisons sur la paroi du tunnel un trait vertical qui marquait le travail accompli. En faisant sauter le trait tracé par l'équipe précédente, nous le reculions pour faire paraître notre travail plus long qu'il n'était en réalité. Hélas, après trois semaines de cette astuce, les géomètres ont constaté le trop peu d'avancement des travaux et nous n'avons plus continué.

La mortalité est si grande que même ceux qui sont attachés à des tâches moins dures en apparence sont frappés presque autant. Je vais quand même essayer. En plus des mineurs, des kommandos de détenus dits "spécialistes" travaillent dans cette mine : électriciens, charpentiers, mécaniciens, soudeurs, maçons, etc.

Un matin, au départ pour le travail, je me place dans les rangs des spécialistes. A l'arrivée, nous nous dirigeons vers les ateliers.

⁸ - Musulman. On appelait ainsi ceux dont la maigreur faisait pressentir la mort. Je n'ai jamais su d'où venait cette appellation. Sans doute par comparaison avec les fakirs. Mais alors, dénomination erronée car les fakirs sont hindouistes. Enfin, peu importe.

On appelle successivement les différents corps de métier. La menuiserie me tente mais craignant que les kommandos soient complets et que je sois éjecté, j'attends l'appel du dernier contingent. A la fin, il ne reste plus que les serruriers (Schlosser). J'entre avec eux dans l'atelier.

Nous sommes une vingtaine. Chacun a une place devant un établi. Le contremaître, un Allemand civil, me demande de confectionner un couvercle en tôle pour une boîte à outils. Je découpe la tôle et la fait souder par un professionnel. La charnière me donne du fil à retordre. Je m'en tire avec les conseils d'un Polonais.

Les jours suivants, j'effectue des petits travaux du même genre. Puis, je ne sais pourquoi, je deviens réparateur de pompes.

Comme dans tous les travaux souterrains, il y a des infiltrations d'eau importantes. Des dizaines de pompes les évacuent vers l'extérieur. On m'apporte un premier appareil en panne. Après l'avoir démonté et examiné pendant une matinée entière, je me rends compte que le fonctionnement de cet engin dépasse de beaucoup mes facultés intellectuelles. D'innombrables clapets doivent s'ouvrir ou se fermer ensemble ou à contresens. Leur mystère reste entier en ce qui me concerne.

Pendant plusieurs jours, je boulonne et déboulonne des morceaux de cet engin. Les équipes qui me suivent doivent faire de même car je le retrouve tous les jours à peu près dans le même état.

Un matin, stupeur, le détenu qui m'a remplacé (ou l'équipe suivante) y est allé à coups de marteau dans le corps de la pompe. Le sabotage est évident. Que faire ? Si on me trouve avec l'appareil dans cet état, je suis bon pour la pendaison immédiate. Si je dénonce mes deux prédécesseurs, bien entendu, ils nieront et, dans la meilleure hypothèse, nous serons pendus tous les trois.

Avec des ruses de sioux, j'enlève la partie dont le sabotage est visible, je sors de l'atelier sur la pointe des pieds pour la jeter sur un tas de ferrailles. Par petits morceaux dans la même journée, j'évacue de la même façon le reste de l'appareil.

Jacques Renard

Malgré ces travaux moins fatigants, il faut quand même rester debout presque toute la journée. Mon état physique s'est un peu stabilisé. Il ne s'améliore pas.

C'est alors qu'un premier miracle se produit. Un soir, je rencontre dans le camp un jeune garçon de 17 ans, que j'avais connu à Compiègne. Désarmé, le moral à zéro, je m'étais un peu occupé de lui et il avait été un des bénéficiaires de la valise de ravitaillement envoyé par ma mère. Je ne l'avais jamais revu depuis. Il paraît en pleine santé. Il m'explique que dès son arrivée à Melk, il a été affecté à la cuisine SS. Son travail n'est pas foulant. Il peut manger tout ce qu'il veut. Il dépend d'un adjudant SS assez conciliant. Pas de kapos, pas de rassemblement. La vie de château !

Peiné de voir mon état, il me fait une proposition. Si j'arrive à venir jusqu'au mess des officiers situé à l'extérieur du camp, il pourrait me donner des restes de nourriture. Il m'indique où je dois le trouver.

La nécessité rend intelligent. Le lendemain soir, dès mon retour du travail, je cherche et trouve une brouette dans le camp. Je me présente avec assurance au sous-officier qui commande le poste de garde en disant : "Truppen Küche" (cuisine de la troupe). Il me jette à peine un coup d'œil et me laisse passer.

Je vais frapper à la fenêtre, toute proche, indiquée par Jacques. Il ouvre et me donne une pleine gamelle de

pommes de terre froides que j'avale goulûment. Je remplis ma brouette des ordures du mess. Je repasse sans encombres devant le poste de garde et vais vider ces rebuts sur le dépôt du camp.

Ce manège a duré, je crois, près de deux mois. J'ai dû récupérer sans doute près de 30 kilos. Mon œdème a disparu. Après une semaine, j'avais perfectionné mon système.

A l'atelier, j'avais fabriqué deux boîtes en tôle avec couvercles d'une contenance de 3 litres chacune environ. Je les sortais vides du camp sous un vieux sac, sans attirer la moindre attention et les ramenaient pleines, sous les ordures pour ravitailler ma chambrée. La vérité m'oblige à dire que je n'ai jamais reçu le moindre remerciement pour cette manne salvatrice et, pour moi, dangereuse. Par contre, j'ai été couvert d'injures lorsqu'elle a cessé.

Car, hélas, elle a cessé !

Un soir, en me présentant au poste de garde comme d'habitude avec ma brouette, le chef de poste me baragouine quelque chose que je ne comprend pas mais d'où je déduis sans équivoque qu'il s'oppose à ma sortie.

Très inquiet, je reste en observation à proximité et quelques instants après, je vois rentrer deux Russes poussant une brouette.

Ils s'étaient aperçus que je n'avais aucune mission pour cette soi-disant corvée et m'avaient supplanté. Jacques, pour éviter une possible dénonciation leur avait donné à manger.

Pendant quelques jours, une course de vitesse, s'est engagée entre les Russes et moi, à celui qui trouverait le plus vite une brouette en rentrant du travail.

Et puis un soir, Jacques arrive en courant me dire de ne plus venir. L'adjudant SS qui tolérait le trafic s'était aperçu que les Russes laissaient la moitié des ordures. Il

avait annoncé que le premier détenu qui viendrait, recevrait une balle dans la tête.

En moins d'une semaine, ces crétins ont bousillé ma sinécure.

*

J'ai dit que je n'avais retiré de mon aide à mes compagnons d'infortune que des avanies.

Je dois avouer que je n'étais pas aimé. On prenait pour de la prétention mon isolement, mon silence. Il m'arrivait de rester des semaines sans adresser la parole à quelqu'un autrement que pour des raisons de travail.

J'en avais par-dessus la tête de leurs conversations sur la nourriture. Le principal de la parole est de remplacer ce qui vous manque. Au régiment, on n'entendait parler que de cul. Ici, je n'ai pas entendu parler des femmes autrement que pour des recettes de cuisine. "Alors tu vois, pour la mousse au chocolat, moi, ma femme, elle met les blancs d'œuf à ce moment-là..."

Je dois le dire, mes préoccupations étaient ailleurs. Je viens de dire que je n'étais pas aimé. Par contre, j'étais l'objet d'une certaine considération. Un très petit nombre de détenus me tutoyaient. Presque tous m'appelaient Monsieur Picot.

Pourquoi ? Oh, pour des raisons dérisoires ou même ridicules en temps normal. Je m'obstinais par tous les moyens à conserver une apparence de dignité. Je sacrifiais mon sommeil, pourtant rare, à me faire raser tous les trois jours. Il fallait attendre presque toujours plus d'une heure. En outre, on était presque chaque fois coupé et j'avais la figure couverte de dartres par les microbes du rasoir.

A la distribution de soupe, je ne cherchais pas à me placer dans la file d'attente pour passer à la fin, plus épaisse, du bouillon. N'importe qui pouvait me confier son

pain pour passer à la désinfection en étant sûr de le retrouver intact.

Des choses élémentaires en vérité mais qui, dans notre situation, prenaient une importance démesurée.

Par ailleurs, j'étais le seul à m'occuper des mourants et des morts. Avec, je le reconnais, une grande indifférence, j'écoutais les derniers mots de ceux qui voulaient parler. Je fermais les yeux de ceux qu'on allait emporter au crématoire. Certes, mon égoïsme n'était pas loin de celui des autres et j'éprouvais un immense sentiment d'inutilité et d'impuissance mais je me sentais tenu par le respect de la personne humaine. Personne n'est capable d'assumer tous les péchés du monde. Un seul a essayé, il y a presque 2000 ans. Chacun sait que cela s'est très mal terminé.

*

Le compresseur

Ma source de ravitaillement perdue, j'allais me retrouver en difficultés. L'avancement des galeries et l'augmentation des travailleurs (nous étions près de 10 000 au camp) nécessitaient un nombre de plus en plus grand de marteaux-piqueurs alimentés par des compresseurs d'air analogues à ceux que l'on voit dans les rues de Paris pour l'entretien des conduites de gaz et d'électricité mais en plus petit.

Ces appareils, même très nombreux devenant insuffisants, la société Schachtbau avait fait venir des mines de la Sarre, deux appareils géants dont les cylindres de compression avaient environ 1,50 m de diamètre.

Ces appareils, démontés de leur première origine, étaient arrivés en vrac. Ils nécessitaient, avant de pouvoir les faire fonctionner la fabrication de tuyauteries et diverses autres pièces.

Un vieux Sarrois, ingénieur à la mine d'origine était arrivé avec eux pour les remettre en état. Ostensiblement anti-hitlérien, il ne se souciait aucunement de cacher ses opinions.

Naturellement, il a demandé des détenus "Schlosser" pour effectuer le travail. J'ai été désigné, probablement par décision de Feld. J'en reparlerai.

J'y ai trouvé une nette amélioration de mon sort. A l'atelier, personne ne s'occupait plus de moi puisque je dépendais directement de cet ingénieur. Il n'était pas pressé. Moi encore moins. Je bricolais sans précipitation sur des filetages et autres menus travaux.

Pendant ce temps, on avait construit d'énormes blockhaus en ciment pour y loger ces compresseurs à l'abri des bombardements. Je n'ai jamais compris pourquoi on ne les avait pas mis plus simplement à l'intérieur des galeries.

Malgré notre peu d'empressement, ces machines ont fini par être en état de fonctionner.

A ce moment, le vieux Sarrois, après en avoir référé à Feld, m'a demandé si je voulais être mécanicien à l'un des compresseurs. C'était demander à un aveugle, s'il voulait voir. J'ai acquiescé aussitôt.

*

L'ingénieur Feld

Je viens de parler de l'ingénieur en chef des travaux. Je ne crois pas avoir vu dans toute mon existence un homme aussi comblé d'intelligence et de talent.

35 ans environ, très séduisant, il parlait pratiquement toutes les langues d'Europe : allemand, français, anglais, italien, russe, grec, polonais. La seule

qu'il ignorait était le hongrois. Notre nationalité figurant sur l'écusson de notre poitrine, il s'adressait à chacun de nous dans notre langue maternelle. Il était l'âme de cette entreprise, le seul à faire avancer les choses, à franchir les difficultés. La construction de cette usine souterraine, il la considérait comme son œuvre.

Personne ne savait quand il dormait. Que l'on soit du matin, d'après-midi ou de nuit, il était toujours sur le chantier et le seul à pouvoir venir à bout des difficultés. Que ce soit l'écroulement d'un échafaudage, un éboulement dans une galerie, une inondation par les poches d'eau de la colline, une panne d'électricité. Il était partout à la fois et personne d'autre ne prenait la moindre responsabilité.

Notre mauvaise volonté, notre incapacité, le mettaient hors de lui. Dans sa colère, il lui arrivait de frapper ou de donner une solide gifle à l'un de nous, mais jamais deux fois et il n'a jamais blessé personne.

Un jour où je travaillais pour lui à l'intérieur d'un échafaudage, il a cru que je faisais l'inverse de ce qu'il m'avait dit. Il m'a flanqué une claque comme je n'en ai jamais pris de ma vie. Tout de suite, il a compris que je faisais bien ce qu'il m'avait dit. Il s'est excusé.

Peu après mon arrivée à l'atelier de serrurerie, il était entré et m'a regardé travailler. Puis, sans dire un mot, il est reparti. Ce que le contremaître ignorait, il l'avait vu en une minute : je n'étais pas un professionnel. Je le voyais presque tous les jours. Il me parlait assez souvent. Seulement des banalités.

Un jour où je me trouvais au magasin de matériel, il est entré demander un outil. Pendant qu'il attendait, il m'a demandé : "Quelle est votre profession ?" Au moment où j'allais répondre la vérité, son adjoint a fait irruption dans le magasin pour lui annoncer je ne sais quelle

catastrophe. Il est parti en courant et ne m'a plus jamais posé la question par la suite.

Pourtant, cet homme m'a protégé. Je lui dois beaucoup et même sans doute la vie. J'ai fini par apprendre que c'est lui qui m'avait désigné pour remonter les compresseurs et y être surveillant. C'est encore lui qui m'y a maintenu contre les intrigues sans jamais m'en parler.

Je ne me fais cependant aucune illusion. Si on lui avait annoncé un matin que j'étais mort, il en aurait choisi un autre et voilà tout. Mais tant que cela a été en son pouvoir, il m'a aidé.

*

Me voilà donc installé au compresseur. Enfin, le farniente. Mon "travail" consistait à mettre un peu d'huile de temps en temps à différents endroits et à m'assurer que la circulation de l'eau de refroidissement s'effectuait normalement. Cette heureuse situation ne comportait qu'un mauvais aléa, j'étais prévenu que, si la machine était endommagée par une faute de surveillance, j'étais perdu.

Mon devoir aurait dû m'imposer le sabotage de cet engin au péril de ma vie. Est-ce l'absence de goût du martyr, je reconnais que l'instinct de conservation l'a une fois de plus emporté.

Ma situation comportait d'autres avantages. L'immense compresseur chauffait tellement sa casemate de béton qu'en hiver, avec les portes fermées on y entretenait aisément + 20°C avec une température extérieure de - 20°C. En été, j'aurais sans doute souffert mais le destin ne m'a pas permis de m'en apercevoir.

En outre, je prélevais à volonté l'eau bouillante sortant du système de refroidissement, ce qui me permettait de laver discrètement mes vêtements pendant la

nuit en exterminant les poux, puis de les faire sécher en un quart d'heure en les posant sur le cylindre.

L'attention attachée aux deux compresseurs est considérable. En plus des détenus, une supervision était confiée à deux civils allemands se relayant jour et nuit. L'un est un vieux Sarrois à longues moustaches blanches, pleutre et inintéressant. L'autre est un invalide de guerre qui a perdu la moitié d'un genou devant Moscou. Petit et maigre, l'air chafouin, je ne l'avais pas trouvé sympathique au premier abord.

Mais, après quelques semaines, une certaine connivence s'était établie entre nous. J'avais appris quelques mots d'allemand. Nous parvenions à des conversations élémentaires. La nuit, quand nous étions tranquilles, après 2 heures du matin, il sortait de sa musette un petit jeu d'échecs avec lequel nous terminions la nuit.

Le soir de Noël 44, j'étais surpris de le voir regarder à chaque instant sa montre. A minuit, il est allé chercher, sous son pardessus, un assez gros paquet qu'il a posé devant moi. Je l'ai ouvert. C'était un énorme chausson à la framboise qu'il avait demandé à sa femme de faire pour moi⁹. J'ai voulu le partager avec lui, il n'en a accepté qu'une bouchée symbolique.

Je ne lui ai pas caché mon émotion devant son geste.

*

Ce compresseur, considéré comme une machine essentielle à la construction de l'usine, était l'objet d'une constante attention.

⁹ .- J'en ai été d'autant plus surpris qu'il ne m'avait pas proposé la moindre nourriture et que je n'en attendais aucune. Sans doute craignait-il d'être surpris ou dénoncé.

A un moment, la garde en a été confiée à deux détenus. Je ne sais plus du tout comment. J'étais arrivé à y faire venir un drôle de type pour lequel j'avais une certaine affection sans que j'aie jamais très bien discerné pourquoi, Louis Perron.

Il s'agissait d'un petit truand, laid comme un pou, qui se croyait une merveille de la nature bien qu'en plus il ne dépassât pas 1,60 m avec des talons. Il vivait de deux activités principales : le cambriolage et l'activité sur le trottoir d'un certain nombre de demoiselles.

Comment pouvait-il plaire à celles-ci ? C'est un mystère que je n'ai jamais éclairci. Et pourtant, c'était vrai. A notre retour en France, il est venu me voir avec deux d'entre elles. Peintes en rose et blanc, avec des petites jupes en faille noire qui s'arrêtaient à mi-cuisses. Je les vois encore assis tous les trois sur le divan du salon. Je suppliais le ciel que personne n'arrive pendant leur visite. L'une d'elles m'était certainement destinée. Cette aubaine ne m'a pas tenté. Un geste de lui, et l'une sortait une cigarette, l'autre son briquet. J'en étais médusé.

Je l'ai revu par la suite. Il s'était fait prendre dans une affaire de cambriole. Je l'ai envoyé à Arrighi qui le connaissait un peu et qui l'a assez bien tiré d'affaire en plaidant son internement à Mauthausen. Puis, il s'est fait prendre une seconde fois, et, aux dernières nouvelles, il vendait des légumes sur les marchés de banlieue. Je ne l'ai plus revu.

Pendant tout son internement, il ne décolérait pas. "Avoir du vice comme j'en ai et être là", me disait-il ! C'est vrai qu'il y avait de quoi râler. Un peu avant la guerre, on lui avait conseillé de s'inscrire au parti qui pourrait l'aider (à quoi, je ne sais pas). Il avait complètement oublié cette adhésion et il n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être ce parti.

Les Allemands ont mis la main sur une liste dans laquelle il figurait et voilà Louis à Fresnes comme tous les nombreux innocents dont j'ai parlé. Il avait réussi en arrivant à Mauthausen, à sauver deux bagues, sans doute en les avalant avant la fouille. Il les dissimulait dans sa braguette. Et puis, un jour, un kapo allemand l'a surpris en train de vérifier si elles étaient toujours là. Bien sur, il ne les a jamais revues.

Pendant les quatre semaines environ de sa présence au compresseur, une grande partie de mon activité a consisté à l'empêcher de s'endormir. Fatigué comme nous tous, dès qu'il s'asseyait dans cette chaleur, il s'endormait irrésistiblement.

Pour essayer de le tenir éveillé, je récitais des vers pendant des heures. Baudelaire, Verlaine, Victor Hugo et même La Fontaine. Tout y passait, jusqu'au monologue d'Hamlet : "Wether is better in the mind, to suffer thin an arrow of outrageous fortune or to take arms against a sea of trouble and by opposing end them. To sleep, to die. No more."

A chaque séance, je répétais une partie du Cimetière marin. Je l'ai dite si souvent que je veux la faire figurer dans ces pages.

Après le paisible début :

"Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes..." suit un long propos que je trouve si ennuyeux que je ne l'ai jamais retenu. Puis, un peu avant la fin, vient le passage ci-dessous :

"Ici venu, l'avenir est paresse.
L'insecte net gratte la sécheresse ;
Tout est brûlé, défait, reçu dans l'air
A je ne sais quelle sévère essence...
La vie est vaste, étant ivre d'absence,
Et l'amertume est douce, et l'esprit clair

Les morts cachés sont bien dans cette terre
qui les réchauffe et sèche leur mystère.
Midi là-haut, midi sans mouvement
En soi se pense et convient à soi-même...
Tête complète et parfait diadème
Je suis en toi le secret changement.

Ils ont fondu dans une absence épaisse
L'argile rouge a bu la blanche espèce,
Le don de vivre a passé dans les fleurs !
Où sont des morts, les phrases familières
L'art personnel, les âmes singulières ?
La larve file où se formaient des pleurs.

Les cris aigus des filles chatouillées,
Les yeux, les dents, les paupières mouillées,
Le sein charmant qui joue avec le feu,
Le sang qui brille aux lèvres qui se rendent,
Les derniers dons, les doigts qui les défendent,
Tout va sous terre et rentre dans le jeu !"

Le petit Allemand venait à côté de moi. Pendant la présence de Louis, assis entre eux deux sur le socle en béton du compresseur, je récitais à perdre haleine pendant des heures pour cet auditoire insolite. L'un, la tête dodelinant sur sa poitrine, n'entendait pas un mot de ce que je disais. L'autre, attentif à chaque parole dont il ne comprenait une seule, m'écoutait attentivement.

L'ampoule qui pendait au bout de son fil, agitée par la colonne d'air chaud montant du compresseur, projetait sur les murs des ombres de machinerie à la Piranese, ajoutant à l'irréalité fantomatique de cette scène.

Comment tout cela a-t-il pu exister ?

*

Dans cette apparente sinécure, je devais rester sans cesse sur mes gardes. Très vite, kapos et détenus se sont aperçu qu'il s'agissait d'une planque formidable. Or, presque tous les premiers (allemands) détenus de droit commun depuis des années étaient, pour beaucoup, homosexuels. Pour favoriser leurs gitons, ils louchaient vers ma place.

Dans le camp, je rasais les murs en essayant de ne donner prise à aucune attaque mais, avec tous ces fous, on n'était jamais sur d'être encore en vie dans le quart d'heure suivant. La surveillance des compresseurs occupait six hommes. Deux pour chacune des trois équipes. Il est "arrivé malheur" à plusieurs.

Le temps passait. Si je parvenais à me maintenir dans cette situation, malgré une nourriture insuffisante, je commençais à espérer revoir la France.

*

L'EXODE

Au début de mars, nous voyons des avions de plus en plus nombreux nous survoler sans attaquer.

J'apprends, un matin, que la plus grande partie des détenus va quitter le camp devant la menace de l'Armée rouge. Ne resteront au camp que des "spécialistes" dont je fais partie. Puis, vers le 20, nous quittons le terrain également.

Les premiers sont partis par le train. Nous partirons par le Danube. On nous fait descendre vers le fleuve où trois péniches nous attendent. Embarqués à fond de cale, entassés les uns sur les autres (toujours les ennuis de WC), le voyage se présente mal. Je redoute surtout que l'aviation alliée nous prenne pour cible et nous envoie par le fond. Mes craintes sont vaines.

Le lendemain matin de bonne heure, nous débarquons à Linzet, à pied, nous traversons la ville. Jusqu'à présent, je n'avais pas vu un seul Allemand manifester quoi que ce soit à notre passage. Ici, sur le pas des portes, à toutes les fenêtres, les femmes, les enfants, les vieillards, pleurent tous à chaudes larmes. Un bref instant, je pense qu'ils s'attendrissent sur notre sort. Mais, très vite, je me rends compte que les Russes vont arriver et que c'est leur propre sort qui les émeut.

Notre colonne se met en route. Nous marchons environ 40 km sans eau ni le moindre ravitaillement. Au bout d'un quart d'heure, nous avons tous retiré nos galoches inutilisables pour une marche normale. Nous avançons pieds nus. Mon regard ne quitte pas le sol pour éviter les blessures.

J'avais gardé, de mon service militaire, une expérience fort utile dans les pays montagneux : se placer en tête de colonne pour éviter les coups d'accordéon. En effet, quand la tête de colonne aborde une côte, sans même

s'en apercevoir, elle ralentit le pas, tandis que les suivants piétinent sur place pour conserver les distances. Après le sommet, dans la descente, le groupe de tête accélère et ceux qui sont toujours dans la montée sont obligés de courir pour garder les écarts entre les rangs en saccageant un peu plus leurs faibles forces.

A la tombée de la nuit, on nous arrête dans un vallon désert à proximité d'une grange pour les animaux. Dès que la colonne s'immobilise, incapable de tenir debout, je tombe sur place à genoux. Cette grange, en partie remplie de foin, est trop petite pour nous contenir. Impossible de s'allonger. Toute la nuit, je bataille à coups de gamelle sur la tête avec mes deux voisins, un Russe et un Polonais, je crois.

Dès l'aube, on nous réveille.

J'essaye de me lever. Impossible. Mes articulations bloquées m'interdisent tout mouvement. Enfin, après avoir roulé sur moi-même, je parviens à me mettre à genoux, puis debout avec l'aide de deux autres détenus.

Je ne saurais décrire les premières minutes de marche. Puis, au bout d'une demi-heure environ, je retrouve un peu de souplesse. Nous faisons encore une quarantaine de kilomètres et, à ma grande surprise, j'arrive beaucoup plus frais que la veille.

Pourtant, cette journée a été rude pour tous. Certains ne parviennent plus à suivre la colonne. On les voit perdre leur sang. Un effort les ramène. Puis, de nouveau, ils s'enfoncent dans les rangs arrière. Un travelling de cinéma formidable. De temps en temps, on entend des coups de feu. Le bruit court que les traîneurs sont abattus en fin de colonne. J'étais en tête, je l'ai dit. Je ne peux donc rien affirmer.

Pieds nus, comme je l'ai dit, nous tentions de marcher le plus possible sur l'herbe du bas côté de la route. A côté de moi, dernier de la rangée sur la droite, un Russe

se baissait souvent pour arracher de petites laitues sauvages. A un moment, il a fait un écart vers l'extérieur pour en cueillir une. Un claquement sec, tout contre moi. La sentinelle de flanc-garde l'avait foudroyé à bout portant. Il est parti manger sa laitue au paradis. On l'a laissé à plat ventre dans l'herbe. La colonne n'a pas ralenti.

Au soir, nouvel arrêt pour la nuit. Nous sommes dans des prairies en pleine campagne. Il n'y a aucun abri. Ce sont de petites plaines entourées de barbelés. Dieu merci, dans ce champ où nous allons bivouaquer, il y a un abreuvoir. Ma place dans les premiers rangs me permet de boire longuement.

Je rappelle à ceux qui l'auraient oublié qu'en comptant le transport sur le Danube, il y a trois jours que nous n'avons ni bu ni mangé et les 80 km à pied n'arrangent rien. On a beau être habitué...

Au matin, nous repartons. La nuit a été fraîche. La rosée a trempé nos vêtements mais je ne ressens plus les affres d'hier.

Au début, je retrouve Louis que je n'ai pas vu pendant les deux premiers jours. Il n'est pas brillant non plus. Nous faisons une quinzaine de kilomètres. Un grand nombre ne peut plus avancer. La colonne se disloque dans tous les sens. Le commandement ordonne une halte.

Environ une heure après, nous voyons arriver des camions. On nous distribue un peu de pain. Ensuite, les plus faibles montent dans les voitures, les autres continuent à pied.

Nous arrivons en vue de notre nouveau camp. La porte est surmontée d'un grand portique auquel sont accrochés trois pendus. J'entends Louis à côté de moi, marmonner d'un ton las, sans la moindre trace d'humour : "On a l'air d'être encore tombés sur une bonne auberge".

Ce nouveau camp est situé sur le Traumsee (le lac du rêve !). J'avais entendu parler de la Traum, comme étant la plus célèbre rivière à truites d'Europe.

Nous pénétrons dans le camp et restons immobilisés sur la place d'appel toute la journée. J'entends dire que le camp est surpeuplé. En fait, il sera le dernier à être libéré. Tous les détenus, venus de partout, sont rassemblés comme tous les nouveaux arrivants. Nous devons passer aux douches et à la désinfection mais il n'y a plus assez de vêtements à nous donner pour le moment.

Au début de la nuit, on nous fait déshabiller et on nous fait entrer tout nus dans une baraque en partie occupée. Il fait froid dans ces montagnes au début d'avril. Des couvertures traînent ça et là. J'en prends une encore en bon état. Peu de temps après, je vois arriver trois hommes avec des gueules d'assassins qui exigent, dans une langue que je ne comprends pas, la remise de ma couverture. Je proteste. Pas longtemps. Leur détermination est évidente et je ne suis pas de force.

Toutes les autres couvertures sont prises et je grelotte. Je finis par en trouver une qui n'a pas trouvé preneur, sur laquelle un mort s'est vidé. Le liquide n'a pas traversé le feutre. Je me glisse sous la partie propre.

Le lendemain, un peu tombé du nid, comme toujours, je m'aperçois qu'une partie des détenus a reçu des vêtements. Le jour suivant, ceux qui sont habillés partent au travail. Dans l'après-midi, nouvelle distribution et je reçois des habits rayés.

Ayant compris que l'habit faisait le moine, en l'occurrence le travailleur, je me suis cru très malin en sortant de la baraque la nuit pour dissimuler mes frusques dans un fossé.

Hélas, je n'avais pas été le seul. Les Allemands qui avaient fait le compte des vêtements distribués n'ont pas trouvé le même nombre d'hommes habillés.

Grosse colère. A coups de trique, ils nous ont chassés hors du bâtiment. Il neigeait. Je pèse mes mots en disant que, ni avant ni après, je n'ai vu neiger de la sorte. Je ne croyais même pas que ce fût possible. Sans un bruit, sans un souffle de vent, tombaient des paquets d'ouate.

Nous étions alignés sans avoir le droit de bouger. Nous enfoncions jusqu'aux chevilles dans la boue et la mousse gorgées d'eau produite par cette neige qui fondait en touchant le sol.

Après la chute de plusieurs d'entre nous, les kapos nous ont fait rentrer.

A la distribution suivante de vêtements, je les ai gardés !

Cette séance a pour moi peu de conséquences. Une sorte de bronchite aiguë qui m'a fait tellement tousser que je n'ai pas pu dormir pendant plusieurs jours. Et puis, quelques jours après, la peau de mes pieds, jusqu'aux tibias, s'est décollée en plaques épaisses que j'enlevais à la main. Commencement de gelures ? Je ne l'ai jamais compris et je n'en ai parlé à personne.

*

Les détenus d'Ebensee étaient, comme je l'ai déjà dit pour chaque camp, chargés de la construction d'une usine souterraine. A la différence de Melk, le travail s'effectuait dans le roc des Alpes où les marteaux-piqueurs étaient inutilisables. D'énormes perceuses faisaient des trous dans le granit. On les bourrait de dynamite qu'on faisait sauter. Je n'ai pas vu de galeries cimentées comme à Melk. Certaines étaient de véritables cathédrales.

Les fuites d'eau étaient énormes. En de nombreux endroits, des cataractes tombaient des voûtes recouvrant le granit qui prenait un aspect noir brillant, rendu sépulcral

par la faible lumière de quelques rares ampoules suspendues.

Des fantômes¹⁰ en habits rayés bleu et blanc parcouraient lentement les galeries. Là aussi, le cinéma aurait trouvé un bon sujet. Dans l'Allemagne devenue une peau de chagrin, le cœur n'y était plus et, au travail, on nous fichait la paix. En un mois, j'ai déplacé quelques pierres.

Par contre, au camp, ça n'allait pas du tout. Il n'y avait plus rien à manger. A midi, un vague bouillon clair confectionné avec les épluchures de légumes de la troupe. Le soir, un morceau de pain grand comme un cube d'enfant, uniquement composé de son, sans un gramme de farine. Encore, pour garder ce trésor, fallait-il se former en groupes. Seul, on n'avait pas le temps de faire trois mètres. Sous l'œil indifférent des kapos, les Russes, en bandes organisées, attaquaient. En une seconde, on se retrouvait à terre, délesté de sa maigre portion.

La distribution était réalisée par groupes de trois hommes. Nous étions alignés de chaque côté d'une route bordée d'arbres. Quand mon tour est arrivé, les deux autres détenus se trouvaient séparés de moi par un arbre. Je me joins à eux et le kapo distributeur a sans doute cru que je venais en plus, avant mon tour. Il s'est jeté sur moi en brandissant une branche d'arbre. Je n'ai pas eu le temps de parer le coup. Par bonheur, il avait déjà tellement frappé avec cette grosse branche qu'elle devait être fendue. Elle s'est brisée sur mon front, provoquant un léger enfoncement de la boîte crânienne. Je suis allé à terre, les quatre fers en l'air. C'est miracle que j'en sois sorti.

A ce régime, il était impossible de résister. La mortalité, sur laquelle je n'ai pas de chiffres atteignait des proportions invraisemblables. On m'a parlé de plus de

¹⁰. - Record du crématoire de Melk : 28 kg pour 1,73 m.

deux cents hommes par jour sur les 14 000 survivants. Mais je ne peux rien affirmer.

Les "musulmans", assis par terre, alignés par dizaines le long des bâtiments, attendaient la mort.

Le four crématoire manquant de combustible ne pouvait plus brûler les morts. On voyait des cadavres partout, dans les rues du camp, sous les arbres, sur les pelouses. De temps en temps, des corvées les ramassaient et les empilaient en tas énormes qu'on recouvrait de chaux.

Le cannibalisme a commencé. Sous les sapins, on voyait par-ci par-là, des Russes faire cuire sur des feux de bois la viande qui sentait bon le cochon grillé. J'en aurais mangé sans le moindre effort. Mais on ne m'en a pas offert.

*

Le 4 mai, lendemain de mon anniversaire, une nouvelle s'est répandue dans le camp : le commandant a reçu l'ordre de nous faire tous disparaître, il va nous rassembler sur la place d'appel pour nous conduire dans une galerie sans issue qui sera dynamitée, faites-vous tuer plutôt que d'obéir.

Cette nouvelle m'a paru complètement farfelue. Ma pseudo-logique qui m'a souvent coûté cher, me disait : "Comment un homme qui va être prisonnier des Américains peut-il avoir l'audace de nous exterminer tous en étant certain d'être pendu deux jours après !" C'est une histoire de fou. J'ai dormi sur mes deux oreilles.

J'avait tort.

Le lendemain, après l'appel, le commandant a pris la parole : "La bataille approche. Vous allez vous trouver dans la zone de feu. Pour vous mettre à l'abri, nous vous conduirons tout à l'heure dans la mine (en allemand, bien entendu).

Un immense "hou, hou, nein, nein" a parcouru la place. Le commandant a hésité, puis il est rentré dans son bâtiment pour s'entretenir avec ses subordonnés.

La bataille étant proche, il n'avait plus qu'une poignée d'hommes. D'autre part, un officier autrichien lui a fait croire que des armes avaient été introduites dans le camp. Il a reculé devant l'épreuve de force. Il est revenu sur la place et a déclaré : "Eh bien, puisque vous ne voulez pas, vous resterez ici à vos risques et périls."

Un long cri d'approbation a éclaté.

Après la Libération, j'ai vu dans la mine, à l'entrée d'une galerie sans issue, une locomotive Decauville dont tout l'espace disponible et le tender étaient chargés de centaines de kilos de dynamite. Il n'y aurait pas eu de survivants.

LA LIBERATION

Le 6 mai 1945, à l'aube, la troupe allemande évacue le camp. Dans les miradors, elle est remplacée par des vieux civils du Volksturm (équivalent de nos territoriaux de la guerre 14-18). Ils nous supplient de rester tranquilles pour ne pas les obliger à tirer. Les Américains sont à proximité immédiate et vont nous libérer.

Nous n'avons pas attendu longtemps.

Un détachement américain est arrivé dans le camp. L'engin de tête a enfoncé la porte et s'est arrêté au milieu de la place, suivi de quatre autres.

J'étais assis au centre. Je n'ai pas bougé. Le premier char s'est arrêté à sept ou huit mètres de moi. Le commandant est sorti à mi-corps de la tourelle et il a dit cette phrase que je n'oublierai jamais : "You are free and war is over".

Une meute de détenus s'est jeté sur le char. L'Américain a distribué quelques cigarettes. Terrassé par l'émotion, je n'ai pas bougé. Les cinq chars ont fait demi-tour.

Alors, j'ai commencé à pleurer et pas qu'un peu. La fatigue, l'émotion, je sanglotais. Des sanglots nerveux que je ne pouvais maîtriser. Enfin, je me suis calmé.

Il y avait sur la place des attroupements. Je suis allé voir. Au milieu d'un cercle de détenus qui le lapidait, gisait un kapo allemand. Il avait les yeux crevés, plus de nez, une seule oreille. Son visage n'était plus qu'une bouillie sanglante. Il vivait encore.

Je crois n'étonner personne en disant que je n'ai pas ramassé une pierre. Pourtant, combien de fois avais-je pensé : "Ah, si un jour, on peut !" Ce jour est arrivé. Je n'ai pas pu.

Sur la place, de nombreux groupes accomplissaient la même besogne. Je ne suis pas allé voir.

Je suis revenu vers le centre de la place où j'étais assis avant.

La tête appuyée sur mes bras croisés sur mes genoux, j'étais perdu dans mes pensées sur l'avenir. Tout à coup, je vois deux pieds s'arrêter devant moi. J'entends au-dessus de ma tête : "Qu'est-ce que vous faites là ?" Je lève les yeux pour reconnaître un des trois condamnés de droit commun que j'avais connus à Compiègne dans ma chambrée. Ils avaient participé au festin de la valise de ma mère. Je ne les avais jamais revus.

Il raconte qu'avec ses camarades, il a été tout de suite affecté aux cuisines¹¹ où ils ont été planqués jusqu'à maintenant. Il m'explique qu'il faut tout de suite quitter le camp où règnent la peste, le choléra et autres menues épidémies. Ici, tout le monde va mourir.

Pendant qu'il me parle, ses deux camarades sont arrivés. Tous trois, avec une gentillesse stupéfiante, me demandent de venir avec eux. Je tente de leur expliquer que je suis dans un tel état de faiblesse que je serai pour eux une charge insurmontable et que, tout en les remerciant, je ne peux accepter. Ils insistent tellement que je finis par les suivre. Nous allons nous installer à l'extérieur dans l'un des baraquements abandonnés de la troupe.

Les nouvelles qu'ils me donnent sont peu réjouissantes : tous les Russes sont partis vers l'Est¹² après

¹¹ - Encore une de ces mystérieuses organisations qui m'ont échappé. J'ai appris par la suite que les cuisines étaient le fief des communistes.

¹² - Ils croyaient être reçus à bras ouverts par l'armée rouge. Las ! Ils ont été arrêtés et ceux qui avaient appartenu à des unités considérées comme s'étant rendues sans combattre se sont retrouvés au goulag. Au souvenir

avoir pillé les magasins du camp. Au village, ils n'avaient rien pu faire. Les patrouilles du Volksturm leur ont tiré dessus. En tout cas, l'armée américaine est invisible et il n'y a plus la moindre nourriture à l'horizon.

Pendant le reste de la journée, mes compagnons se concertent et prennent la décision d'aller cette nuit attaquer une ferme. Je resterai pour garder le cantonnement. Garde symbolique s'il en fut car je ne suis plus capable de rien.

Ils partent dès la tombée du jour. Environ trois heures plus tard, je les vois revenir poussant deux brouettes. La première contient plus de 50 kilos de pommes de terre et des poulets. La seconde un cochon entier qu'ils ont assassiné. Le vieux fermier leur a envoyé plusieurs décharges de chevrotines mais, dans l'ignorance du nombre des assaillants, il n'a pas osé sortir, tirant par les fenêtres sans les atteindre.

Le reste de la nuit se passe à découper le cochon. Faute de matériel, ils se servent de baïonnettes trouvées sur place. Ma participation se réduit à l'apport de l'eau dont je ne peux soulever qu'à peine un demi-seau à la fois.

Au matin, le festin cuisiné sur le poêle commence. Les cotes de porc défilent au pas de charge, accompagnées de purée de pommes de terre. Mon estomac qui n'a pas absorbé de viande depuis plus d'un an, renâcle très vite. J'ai cru en mourir (c'est d'ailleurs arrivé à d'autres). La nourriture repartait par en haut et par en bas. Mais je continuais sans pouvoir m'arrêter. C'était plus fort que moi.

Après l'arrivée des Américains, le fermier a porté plainte. La Military Police a recherché par ci par là, sans grande conviction. Prévenus, nous avions dissimulé les restes de notre forfait sous les combles. Dans cette abbaye

de mes conflits avec eux, j'en ai ressenti une grande satisfaction.

de Thélème, j'ai dû reprendre environ un kilo par jour pendant trois semaines.

Au matin du troisième jour, une division américaine d'infanterie arrive au camp. Je n'y étais pas retourné. La situation est horrible. Il y a des cadavres partout. L'odeur est épouvantable.

Entre-temps, les détenus les plus valides avaient pêché à la dynamite dans la rivière et le lac. Ravitaillement marginal.

Les Américains stupéfiés par ce spectacle qu'ils n'avaient encore jamais vu, ont amené leurs cuisines roulantes et commencé la distribution. Au bout d'une heure, les plus forts étaient passés quatre ou cinq fois. Les plus faibles, piétinés, ne pouvaient approcher. Ils ont fait venir une compagnie d'infanterie pour rétablir l'ordre. En un clin d'œil, les GI ont été balayés comme fétus de paille par une horde devenue folle. Alors, ils ont amené des chars qui ont tiré au-dessus de la foule. On entendait siffler les balles. Peine perdue. Personne n'a reculé.

A ce moment, nos camarades de la Schreistube ont dit au colonel américain : "Nous avons l'habitude. Donnez-nous la nourriture et laissez-nous la distribuer". En formant des petits groupes, ils y sont parvenus.

L'armée s'est montrée très efficace. Les équipes sanitaires sont aussitôt entrées en action. Un grand nombre de "musulmans" assis le long des bâtiments, ne pouvaient plus bouger. Même des perfusions, n'ont pu les sauver tous.

Les Américains, qui faisaient la guerre depuis des mois et en avaient vu d'autres sont restés stupéfaits devant les tas de morts. Ils n'avaient jamais vu cela.

Une compagnie est descendue au village. Elle a raflé dans les rues les femmes et tous les hommes de 15 à 70 ans. Elle les a fait monter au camp et leur a dit : "Vous allez enterrer ces gens-là". Il y a eu des cris et de vives

protestations mais ils n'ont pas cédé. Certes, ce n'étaient pas de beaux morts. Les femmes se bouchaient le nez en prenant les corps avec des chiffons. Le lendemain, l'armée a fait désigner par le maire des corvées jusqu'à ce que ce soit fini.

Il y a eu un moment pénible. Pendant l'enlèvement des morts, est arrivée une visite d'hommes et de femmes très élégants, venus paraît-il de Hollywood. Les exclamations accompagnaient le bruit des caméras. J'aurais souhaité un peu plus de respect.

RETOUR EN FRANCE

L'attente a duré environ trois semaines.

Chaque matin, on nous faisait entrevoir un retour imminent en avion par l'aérodrome de Linz. Et puis, toujours rien.

Un jour, on nous annonce un départ en camions pour l'Allemagne d'où nous prendrons le train pour la France. Qu'à cela ne tienne. L'important est de rentrer.

De bon matin, les hommes valides sont embarqués sur quatre camions énormes, auxquels sont attelées des remorques. Ce sont des véhicules découverts. Nous sommes parqués à quarante dans le camion, autant dans la remorque. Le convoi se met en route. Les conducteurs, deux par véhicule, sont des prisonniers allemands en uniforme. Vers midi, notre moteur a des ratés. Sans tomber en panne, il ralentit fortement. Nous perdons le contact avec le convoi.

Nos conducteurs ne connaissent pas le but du trajet. Partis vers le nord, ils continuent dans la même direction. A la nuit tombante, nous atteignons le Danube, au pont de Passau, l'un des très rares qui n'ont pas sauté. Sur la rive droite du fleuve, un poste américain garde le passage.

Nous demandons au GI s'ils ont vu notre convoi. Non. Ils ont pris la relève, il y a moins d'une heure. Aucun véhicule n'est passé. Ils ne voient pas d'inconvénient à notre randonnée mais déclarent fermement qu'ils ont instruction de faire prisonniers tous les Allemands en uniforme. Et voilà nos conducteurs embarqués malgré nos protestations.

Que faire ? Un appel à des volontaires ne donne aucun résultat. Je finis par monter sur le siège pour examiner le fonctionnement de ce monstre. Les vitesses sont difficiles à passer. Presque impossible entre la

deuxième et la troisième. Il y en a six. J'accepte de prendre la direction des opérations à condition d'avoir à côté de moi un homme qui les manœuvrera.

Nous voilà repartis.

Tout cela a pris du temps. C'est à la nuit noire que je m'engage sur le pont pour gagner la rive gauche où se situe la ville.

Elle a été fortement bombardée. Partout, des maisons écroulées dans les rues, les rendent impraticables. Nous sommes dans une ville morte. Pas une lumière, pas un être humain, pas même un chat ou un rat. Peut-être reste-t-il des habitants dans les caves ? Ils ne donnent en tout cas aucun signe de vie.

Je m'engage dans une rue. Cent mètres plus loin, un tas de gravats me barre le chemin. Après plusieurs tentatives infructueuses, je renonce à faire marche arrière. Chaque fois, la remorque se met en travers. J'en fais descendre les occupants. Ils la décrochent et la mettent dans une rue de traverse. Je fais marche arrière pour la reprendre.

Après trois impasses du même genre, je crois plus sage d'arrêter les frais. Mes voyageurs, fatigués et affamés manifestent une mauvaise volonté grandissante. Je fais halte pour les laisser dormir.

Au matin, je trouve enfin un passage et nous continuons au hasard vers le nord. Entre-temps, Dieu soit loué, le camion s'est remis à marcher normalement. Vers midi, en entrant dans un village, je découvre le reste de notre convoi. Les hommes, assis dans l'herbe, déjeunent. Je descends du siège en jurant de ne pas y remonter. (Je n'ai jamais compris comment ce camion avait pu marcher pendant un tel nombre d'heures sans ravitaillement).

L'après-midi, nous atteignons Nuremberg. Au premier coup d'œil, la ville fait illusion. Les murs des façades sont en grande partie debout. Cela est dû au

déblaiement effectué depuis près d'un mois. En y regardant de plus près, on voit que derrière ces façades, il n'y a plus rien. Tout l'intérieur a brûlé ou s'est effondré.

Nous dormons dans une usine à moitié détruite. Le lendemain, embarquement à la gare dans des wagons de marchandises. Aucun rapport avec le voyage en sens inverse que j'ai décrit.

PARIS

De la gare de l'Est, des soldats français nous ont conduit à l'hôtel Lutetia, réquisitionné pour la réception des déportés. Nous subissons tous des interrogatoires précis. La Sécurité Militaire veut s'assurer que des collaborateurs allemands ne se sont pas glissés parmi nous pour rentrer en France.

Je téléphone à ma mère, pas trop émue. Elle a reçu il y a deux jours la carte postale que les Américains nous avaient fait écrire.

Le temps d'embrasser ma famille accourue et je me glisse dans mon lit comme si je l'avais quitté la veille.

Je riais parce que tous s'apitoyaient sur ma maigreur. S'ils m'avaient vu un mois avant ! Je n'étais quand même pas indemne. De brusques variations, du simple au double, du rythme cardiaque, une impuissance totale qui a duré deux mois. Un curieux phénomène aussi m'a poursuivi longtemps : plusieurs fois par jour, sans fatigue apparente, en une seconde, mon visage se couvrait de sueur exactement de la racine des cheveux au ras du cou. De très grosses gouttes comme la rosée du matin sur une feuille de laurier. Je les essuyais. Elles réapparaissaient aussitôt. Tout le reste de mon corps restait absolument sec.

Fin juillet, un jour où je ressentais ce phénomène, je pose ma main sur ma joue gauche. Elle est sèche. Je me regarde dans une glace, l'autre est couverte de gouttes. La démarcation passe du haut du front au bas du cou, une ligne absolument droite qui suit l'arête du nez. Et puis cela a fini par disparaître complètement. Aucun médecin n'a pu trouver d'explication.

La vie a repris son cours comme s'il ne s'était rien passé.

*

Je sais qu'un grand nombre de déportés n'ont jamais retrouvé leur sérénité d'avant leur internement et qu'ils en sont restés atteints toute leur vie. Cela me semble probable.

En ce qui me concerne, ces événements, sans disparaître de ma pensée, ont quitté mon comportement sans laisser la moindre trace. S'il m'arrive d'y penser encore de temps en temps, c'est avec le plus grand calme. Par contre, si l'on me pousse à en parler (heureusement, cela n'intéresse personne), je pourrais raconter pendant des heures dix fois ce que j'ai mis dans ces pages.

En fait, et je conviens que cela peut paraître étrange, tout ce qui se passait dans ces camps était si éloigné de mes idées et de ma conception de la vie que, à la limite, je ne me suis jamais senti concerné. Je sais que cela peut paraître incroyable et pourtant c'est vrai. C'est ce qui m'a permis de n'en n'être nullement atteint, d'y rester sans cesse étranger. Pas une seule fois en 45 ans, je n'en ai rêvé.

Eveillé, si j'y pense parfois, c'est avec une sérénité indestructible, et même une indifférence certaine.

Depuis qu'il y a des hommes, ils n'ont cessé de s'entre-tuer dans des circonstances et des violences ignobles. La surprise provoquée dans les camps de concentration est due au fait qu'on avait oublié, dans quelques pays civilisés, la vacherie congénitale des hommes. Je voudrais conseiller aux indignés de lire les rapports d'Amnesty International. Ils verront que la haine, la férocité, le meurtre, sont pratiques courantes dans le monde entier. Dans presque tous les pays, il y a des gens avilis, torturés, exterminés.

Homo homini lupus

*

Pour finir sur une note plus optimiste, je voudrais rappeler à ceux qui l'ont oublié, la plus belle légende que nous ait laissée la Grèce antique. Celle de la boîte de Pandore.

Jupiter avait confié à Pandore la garde d'une boîte soigneusement close en lui faisant promettre de la surveiller attentivement et de ne jamais l'ouvrir.

Pandore se demandait à chaque instant ce que pouvait bien contenir cette boîte. Un jour, n'y tenant plus, elle l'ouvrit. Aussitôt s'en échappèrent toutes les calamités du monde que Jupiter y avait enfermées : les guerres civiles et étrangères, les famines, les inondations, la peste, le choléra. Le fils tuait son père et sa mère, les parents, leurs enfants. Toute la terre n'était plus qu'une vallée de larmes. Et Pandore s'arrachait les cheveux de désespoir.

Un jour, Epiméthée son mari, prit machinalement la boîte et l'ouvrit. Il lui sembla apercevoir la présence d'un objet resté là après l'envol de tous les cataclysmes. Mais oui, cette boîte n'était pas entièrement vide. Il était resté quelque chose au fond. Alors, il la prit et la porta vers la lumière pour mieux regarder ce qu'il y avait encore là. Il vit que c'était l'espérance.

Jean Picot (10 août 1990)